LA VIE ET AUANTURES DE LAZARILLE DE TORMES, ECRITES PAR...



Hurtado de Mendoza

LA VIE ET AVANTURES DE LAZARILLE DE TORMES,

ECRITES PAR LUY-MEME.

Traduction Nouvelle sur le véritable Original Espagnol.

Enrichie de Figures.

PREMIERE PARTIE.



A BRUSSELLES;
Chez GEORGE DE BACKER, Marchand Libraire.

M. DCC. XXI.



AVIS DE CETTE NOUVELLE EDITION.

Comme parmi les dernieres Editions qu'on a publiées de la Vie & Avantures de Lazarille de

de Tormes, il s'en trouve plusieurs remplies de Fables & Contes faits à plaisir; d'autres où l'on a omis dans la seconde Partie plusieurs Chapitres autant curieux que divertissant : Et comme le veritable Original Espagnol m'étoit tombé entre les mains, j'ai jugé à propos d'en faire cette nouvelle Traduction,

qui

qui eſt très-fidelle, n'ayant changé que fort peu d'endroits où Lazarille parle trop librement de la débauche des Reli-gieux de ſon tems, pour éviter la cenſure des ſcrupuleux. J'y ai ajouté pluſieurs Hiſtoi-res avec le Portrait de Lazarille, pour ſervir d'embelliſſement à un Ouvrage ſi crouſtilleux

& enfin de le rendre digne du gout des Curieux.

AVER-



AVERTISSEMENT.

IL n'y a pas d'autre Auteur des Avantures de Lazarille de Tormes, que Lazarille même, qui en a écrit l'Histoire, pour satisfaire à la curiosité d'un de ses Amis.

J'offre ici au Lecteur une Traduction que j'en ai faite sur le véritable Original Espa-

Espagnol, & j'ai seulement à lui faire remarquer, pour justifier quelques libertez que je me suis données, que la Preface de l'Original, aussi-bien que la conclusion, semblent y avoir été conçuë par quelqu'un qui n'étoit entré ni dans l'esprit ni dans le sens de l'Auteur. J'ai tâché de réparer ces defauts & quelques autres qui peuvent avoir en la même cause, & le Lecteur peut croire que je l'ai fait sur de bons Me-

moires.

moires. J'aurois volontiers retranché les Tîtres des Chapitres, qui m'ont paru ſuppoſez auſſi, & qui ſont d'ailleurs aſſez mal entendus; Mais on a voulu qu'il y en eût, & j'y en ai mis à ma maniere. J'en ai uſé autrement à l'égard de la Monnoye d'Eſpagne, qui entre dans la plûpart des comptes de Lazarille. J'ai laiſſé les Noms de Reale, *de* Maravedis, *& de* Blan-

ca,

ca, *où je les ai trouvez: Mais j'ai traduit* Blanca *un Blanc, qui étoit autrefois une Monnoye assez commune en France, dont il n'est resté que le nom: Et afin que le Lecteur qui ne sçait pas la valeur de ces especes, n'y soit pas embarassé, & puisse mieux voir où est le bon du compte, je dois lui dire ici, qu'une Reale vaut sept sols six deniers de nôtre Monnoye, ou trente-quatre Maravedis*

ravedis ; le Maravedis fait par consequent un de nos Doubles & quelque chose de plus ; & le Blanca, *que j'ai traduit Blanc, est la moitié d'un Maravedis. Si l'on veut enfin considerer qu'il s'agit ici d'un Drille qui écrit lui-même ses Avantures, & des Avantures qui sont assez differentes des nôtres, il ne reste plus rien à dire sur cette Traduction, qui n'est pas d'ailleurs d'assez de con-*

sequence

ſéquence, pour apprehender que quelqu'un s'amuſe à la critiquer.


Biblioteca

Chap. 2. T. 1.



Lazarille mis au Service d'un aveugle par sa mere



LA VIE ET AVANTURES DE LAZARILLE DE TORMES.

CHAPITRE PREMIER.

Traitant de ses Parens, sa Naissance, & les Amours d'Antoinette Perez sa Mere avec le More Zaïde.



AVant que de parler des Avantures de ma vie, il me faut, ce me semble, commencer par mes Parens, ma Naissance, mon Nom, & l'ori-

l'origine d'icelui. Je suis Fils de Thomas Gonzales & d'Antoinette Perez natifs de Tejares Fauxbourg de Salamanque. On me nomma Lazarille de Tormes, pour être né sur la Riviere de ce nom, comme on le verra par la suite.

Mon Pere, (Dieu lui soit propice) tenoit depuis quinze ans un Moulin sur la Riviere de Tormes, où il exerça le métier de Meunier experimenté. Ma Mere enceinte, y étant une nuit, le mal d'enfant lui prit & le pressa si fort que ne pouvant porter plus loin le fardeau, elle y accoucha de moi, desorte qu'avec justice je me puis dire être né sur ladite Riviere.

J'eus à peine atteint l'âge de huit ans, lors que mon Pere fut accusé d'avoir donné malicieusement quelques saignées aux sacs de ses chalans, surquoi il fut pris, confessa le tout, & souffrit patiemment le châtiment de la Justice, ce qui me fait esperer, qu'il est, selon l'Evangile, du nombre des Bien-heureux en la gloire de Dieu.

En même tems on leva une Armée contre

contre les Mores, dans laquelle mon Pere (se trouvant banni de son Païs, pour les raisons mentionnées) prit parti sous un Officier, pour conduire son bagage. Son Maître y mourut, & mon Pere le suivit en fidelle Serviteur en l'autre monde.

Ma Mere se trouvant seule sans Mari, support, ni appui, resolut d'avoir recours aux gens de bien, & de se conformer à leurs manieres de vivre honnêtement. Elle vint à cette fin demeurer en Ville, y loüa une petite Maison, traita quelques Ecoliers, & blanchit le linge des Palfreniers du Commandeur de la Magdelaine. Frequentant ainsi les écuries, un More, qui se méloit à penser les Chevaux, la voyant, ligua commerce avec elle, & ma Mere de son côté en devint bien-tôt éperduëment amoureuse.

Ils furent si bons amis dans peu de tems, que le More venoit souvent les soirs chez nous, & ne s'en retournoit que les matins ; il y vint aussi quelquefois en plein jour, sous prétexte d'acheter des œufs quoique nous n'eussions point de Poules, & entroit

ainsi chez nous aussi librement comme chez lui.

D'abord cette familiarité ne me plaisoit point du tout, sa couleur noire jointe à sa pitoyable mine, me firent peur, je le querellois de ce qu'il entroit si librement chez nous; mais appercevant à la fin que ses visites rendoient nôtre ordinaire meilleure, je m'en accommodois le mieux du monde: en effet, il ne nous vint jamais voir, qu'il n'apporta quelque bon morceau de viande: il nous fournissoit de pain, de vin, & même de bois en hiver.

Il étoit difficile que ce commerce dura long-tems, sans qu'on s'en apperçût. Ma Mere nous fit present un beau matin d'un joli petit More, dont j'eus le soin de le bercer.

Il me souvient que le Negre voulant un jour se joüer avec mon petit Frere; le pauvre enfant nous voyant blancs ma Mere & moi, & son Pere si noir, s'enfuit vers ma Mere, & le montrant au doigt, Mamam, la bête, disoit-il, de quoi le Morre se mettant à rire, le nomma petit Batard.

Tout

Tout Enfant que j'étois, je fis reflexion sur ce que dit mon petit Frere, disant en moi-même, ma foi, il y a bien des gens au monde, qui font des reproches aux autres, faute de se connoître eux-mêmes.

Le malheur voulut, que le commerce de Zaide (c'étoit le nom du More) vint aux oreilles de l'Intendant de la maison, qui faisant reflexion sur la conduite, s'apperçût que mon Beau-Pere déroboit la moitié de l'avoine, qu'on lui donnoit chaque jour pour les Chevaux; que le son, le bois, étrilles, brosses, & les couvertures des chevaux, le linge, enfin tout, s'évanouissoit dans l'écurie sous prétexte d'être perdu, que ne trouvant plus rien de quoi fournir à l'entretien & subsistance de ma Mere & de l'Enfant le charitable More deferroit même les Chevaux pour en faire de l'argent.

On lui prouva tout ce que je viens de dire, & bien d'autres choses encore: car on m'interrogeoit en me menaçant, & la crainte me fit déclarer plus qu'on ne me demandoit, jusqu'à

avoüer, même que j'étois allé vendre, par ordre de ma Mere, certaine vieille serrure, que le More lui avoit donné.

Mon Beau-Pere fut foüetté *in forma amplissimâ*, & on fit défense à ma Mere, sur peine de punition corporelle, de ne mettre plus le pied dans l'Hôtel du Commandeur, & de ne plus revoir le More chez elle.

La pauvre Femme ne voulant pas jetter le manche aprés la coignée, fit de necessité vertu, & se soûmit sans murmure à la cruelle sentence. Mais afin de se tirer de misere, & de s'ôter d'entre les mauvaises langues, elle changea de quartier, & s'alla mettre à servir ceux de la Maison de Salonne, où elle souffrit mille facheries & peines, pendant qu'elle acheva de mettre mon petit Frere en état de marcher seul: pour moi j'étois assez grand, pour pourvoir aller chercher du Vin & de la Chandelle, pour les Hôtes, & leur rendre d'autres petits services de cette nature.

CHA-



CHAPITRE II.

Lazarille est mis au service d'un Aveugle par sa Mere. Quel homme étoit cet Aveugle, & les croustilleux tours qu'ils se jouerent reciproquement.

UN Aveugle vint loger dans cette Hotellerie, & ayant entendu parler de moi, il jugea que je pourois être propre à le conduire, il me demanda donc à ma Mere, laquelle ne se faisant pas beaucoup prier, me donna à lui. Elle lui dit seulement que j'étois Fils d'un bon Pere, qui étoit mort pour la défense de la Foi, à la bataille des Gelves : qu'elle esperoit avec la grace de Dieu, que je ne serois pas moins honnête-homme que lui ; & que, comme j'étois un pauvre Orphelin, il devoit me servir de Pere.

L'Aveugle lui promit plus qu'elle ne

ne voulut ; & l'assura, qu'il me regarderoit, non pas comme serviteur, mais comme son propre Fils. Après ces assûrances, je me mis à servir & à conduire ce nouveau, mais vieux Maître.

Il demeura encore quelque jours à Salamanque ; mais n'y trouvant pas de profit assez grand, il resolut de décamper. Sur nôtre depart j'allai prendre congé de ma Mere, qui me donna sa benediction en pleurant, me disant : mon Fils, le cœur me dit, que je ne te verrai plus, sois honnête homme, & Dieu te conduise, Je t'ai élevé avec soin, je t'ai donné un bon Maître, fais en ton profit.

Aprés ceci je fus joindre mon Maître, qui m'attendoit pour partir, & nous sortîment ensemble de Salamanque. Arrivant au pont, j'apperçûs à l'entrée d'icelui certaine figure de pierre semblable à un Taureau; l'Aveugle me dit d'en approcher, & étant bien près, Lazare, dit-il, écoute tu entendras un grand bruit au dedans. Je fus assez simple de le croire ; mais lorsque l'Aveugle connut

nut que j'avois avancé la tête, il me la poussa si rudement contre ce Diable de Taureau, qu'il faillit à me la briser en pieces: je me ressentis plus de trois jours de ce vilain coup de corne.

L'Aveugle se prit à rire, du tour qu'il m'avoit joüé, & me dit pour consolation: apprens, pauvre innocent, qu'un garçon d'Aveugle en doit sçavoir plus que le Diable. Je compris d'abord l'énigme, & me sentant comme éveillé de la simplicité d'enfant que j'étois, je dis en moi-même, il a ma foi raison: il me faut ouvrir les yeux, & songer à mes affaires, car dans l'état où je suis, je me trouve abandonné de tout, & personne n'a soin de moi.

Nous poursuivîmes nôtre voyage, pendant qu'il m'apprit dans peu de jours le jargon, & me trouvant rempli d'esprit, il en témoigna beaucoup de joie, disant; Lazare, mon Ami, je ne te puis donner or, ni argent; mais bien de bonnes instructions, pour gagner ta vie & te comporter honnêtement, tu n'en manqueras pas avec moi. En

effet,

effet, il me tint parole ; & je puis dire, qu'aprés Dieu, je lui dois tout : & que tout Aveugle qu'il étoit, il m'éclaira, & me mit dans la bonne voie.

Je pourrois me passer de raconter ces sortes d'enfances & de sottises ; mais il me semblent quelque peu necessaire, tant pour me préparer à ce que j'ai à dire dans la suite ; que pour faire voir, que c'est une vertu, de se pouvoir élever du néant, & au contraire un vice en se laissant abaisser, étant élevé.

Pour revenir à nôtre Aveugle, & vous conter ses gestes & tours, je dirai que Dieu n'en crea jamais de plus rusé, ni plus fin que lui. C'étoit un aigle en son fait. Il sçavoit par cœur plus d'Oraisons, que tous les Aveugles d'Espagne. Il les recitoit fort distinctement, d'un ton bas, posé, & intelligible, faisant retentir toute l'Eglise : ceci fut accompagné d'une posture humble & dévote, sans gesticuler, ni grimacer de la bouche, ni visage, ni des yeux, comme font la plûpart des Aveugles mal élevez.

Il

Il avoit de plus mille inventions & manieres de s'attirer de la pratique, & d'attrapper de l'argent. Il se vantoit de sçavoir des prieres pour differens besoins & effets ; pour les femmes steriles, afin que Dieu leur donnât des enfans ; pour celles qui étoient en travail, afin de les délivrer promptement ; enfin pour bien remettre les femmes avec leurs maris.

Il se méloit aussi de prédire aux femmes enceintes, s'ils feroient un fils ou une fille. En fait de Medecine, Gallien étoit à peine son Novice, & n'en sçavoit pas la moitié ; il avoit mille sortes de remedes, pour le mal des dents, pour la pamoison, pour le mal de matrice ; personne enfin ne se plaignit à lui de quelque mal, ou incommodité que ce fut, qu'il n'eut d'abord une Recepte à la main ; A l'un il dit ; faites ceci, à l'autre ; faites cela ; prenez une telle racine, ceuillez une telle herbe. Il s'attiroit ainsi tout le monde, & sur tout les femmes, qui ajoûterent foi à tout ce qu'il leur dit, & ne juroient que par leur Aveugle.

C'é-

C'étoit aussi avec elles qu'il fit le plus grand gain, il profitoit lui seul, au moyen de ses artifices, plus en un mois, que cent Aveugles en un an Cependant avec tout son gain, c'étoit l'homme du monde le plus avare, & le plus vilain que j'aye connu. Il ne se contenta pas de me faire mourir de faim; mais il se laissoit encore mourir lui-même.

Un sot y seroit mort cent fois, mais par ma subtilité & mes bons tours: j'ai toûjours, ou le plus souvent, (malgré toute son industrie) tâché d'attraper la plus grosse & meilleure portion. Pour cette fin je me servis de quelques stratagêmes & tromperies endiablées, dont je vais faire le recit, quoique je ne m'en sois pas toujours bien trouvé.

Il portoit le Pain & tout ce qu'on lui donnoit dans une besace de toile, qu'il fermoit d'un anneau de fer, & d'un cadenat: & lorsqu'il falloit y mettre, ou en ôter quelque chose, c'ètoit avec tant de précaution, & en si bon compte que le plus fin ne l'eût attrapé d'une miette.

Je prenois le peu de miserables brides dont il me faisoit part je les avalois en deux bouchées ; mais quand il avoit fermé son cadenat, & n'y songeoit plus, me croyant occupé à autre chose, je m'approchois doucement du sac, & le décousant par un côté, j'en tirois non seulement du pain, mais fort bons morceaux de lard, d'Andoüille, & autre chose ; le recousant chaque fois fort proprement ; de sorte, que si je ne mangeois pas autant que je l'eusse souhaité, du moins en avois-je assez pour m'empêcher de mourir de faim.

Tout ce que je pouvois lui excroquer d'argent, je le portois en demi-blancs sur moi ; & lors qu'on lui donnoit l'aumône, on n'avoit pas plûtôt lâché un blanc de la main, que je le mettois dans ma bouche, & tenant un demi blanc tout prêt, quelque habile que fut l'Aveugle à me tendre la main, il trouvoit le change fait, & l'aumône réduite à la moitié. Il ne manquoit point de s'en plaindre à moi, s'apercevant d'abord au maniement que ce n'étoit qu'un demi-

blanc, il me dit que Diable veut dire ceci Lazare on ne me donne, depuis que tu es av c moi, que des demi-blancs, & auparavant on me donnoit au moins un entier, souvent même un Maravedis. Il faut que je t'attribuë ce malheur.

Aussi ne manquoit-il point de n'y rien mettre du sien : car il me commandoit de l'avertir à mesure que ceux qui le faisoient prier, s'éloignoient : il me dit, de le tirer par le manteau, & d'abord il cessoit de continuer l'oraison, commencant de nouveau à crier : bonnes ames, je dirai l'oraison d'un tel Saint, ou d'une telle Sainte. Il auroit fallu être sourd, pour ne point l'entendre.




Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III



Lazarille boit le vin de l'aveugle

CHAPITRE III.

Lazarille trouve le moyen d'attrapper le vin de l'Aveugle par plusieurs ſtratagemes, il en reçoit enfin une cruelle punition.

PEndant nos repas, il avoit coûtume de mettre ſon vin, qui étoit dans un pot de terre, à côté de lui : je le pris ſubtilement, & lui ayant donné un couple de baiſers muets, je le remettois auſſi vîte que je l'avois ôté. Ceci ne me dura guere : car il s'apperçût aux traits qu'il en tiroit, qu'il n'y trouvoit point ſon compte. Pour le garder donc ſûrement, il ne quittoit plus le pot de ſa main pendant le repas, & le tenoit toûjours par l'anſe.

Toute ſa précaution n'aboutit qu'à me rendre plus induſtrieux, &

ne lui servit de rien : car au moyen d'une longue paille de seigle, dont je mis un bout dans le Pot, j'eus bientôt trouvé le tour de le vuider, en succant de l'autre bout, partie du vin : ce qui me réüssit quelques tems. jusqu'à ce qu'il m'entendit, je pense, succer ; car le traitre changeant d'avis, commença à le tenir entre ses genoux, & à y mettre une main dessus, pendant qu'il mangeoit de l'autre.

Voyant enfin que l'invention de la paille m'étoit inutile, & accoutumé au vin comme je l'étois, je m'en serois moins passé, que de chemise : je m'avisai donc de faire un petit trou au fond du Pot, que je bouchai subtilement d'une placque de cire fort mince : à l'heure du repas je m'asseois à terre, & faignant avoir froid, je me fourrois à reculons entre les jambes de l'Aveugle. Je pris d'abord la lampe, & l'aprochant du trou, que j'y avois fait, la cire se fondoit aussi-tôt, & il se couloit doucement une petite fontaine de vin dans ma bouche, sans qu'il s'en perdit une seule goûte.

Lorsque mon pauvre Aveugle reve-
noit

noit à la charge pour boire, & n'y trouvoit plus rien, il donnoit au diable & le pot & le vin, ne pouvant deviner ce que ce pouvoit être.

Vous ne m'accuserez point maintenant, lui dis je, d'avoir bû vôtre vin. Vous y avez mis bon ordre, Dieu merci. Il ne me dit mot, il tourna tant le pot de tous côtez & tâtonna si bien par tout, qu'il trouva malheureusement le trou. Il n'en fit pas semblant sur l'heure: le lendemain je crus attraper son vin comme de coûtume; ayant ajusté le pot, & ne pensant à rien moins qu'au stratagéme malicieux de nôtre Aveugle, je me mis entre ses jambes à l'ordinaire. Pendant donc que je recevois ces douces gorgées, le visage en haut & les yeux à demi fermez, l'Aveugle enragé prit son tems pour se venger de moi: il leva promtement des deux mains ce doux mais cruel pot de terre, & me le déchargea sur le visage de toute sa force: desorte que ne m'attendant à rien moins qu'à cela, me réjoüissant au contraire du plai-

sir de boire à mon aise, je m'imaginai dans ce moment, que le plancher me tomboit sur la tête.

Le coup du pot fut si bien assuré, qu'il m'ôta le jugement & la connoissance: le pot se mit en mille pieces, il m'en entra même quelques-unes bien avant dans le visage, qui me le balafrerent en plusieurs endroits, & me casserent les dents, qui me manquent encore aujourd'hui.

Dès le même moment, Dieu me le pardonne, je conçûs certaine aversion & haine contre ce maudit Aveugle. Il avoit beau me penser & caresser; parmi toutes ses flateries, je ne connus que trop la joie qu'il avoit, de m'avoir si cruellement châtié, ce qui me tint toûjours au cœur.

Il me lava les blessures qu'il m'avoit faites avec du vin, & me disoit en soûriant: qu'en dis-tu Lazare, ce qui t'a fait le mal, te guerit & te rend la santé: il avoit beau dire, sa raillerie n'eut pas la mine de me plaire.

Me voyant à demi guéri des contusions & playes, dont j'étois défiguré, je considerois qu'il ne falloit pas que

que l'Aveugle me donnât souvent de semblables coups, pour se défaire bien-tôt de moi. Je resolus donc de le prévenir, & de me délivrer de lui. Je n'en fis pourtant rien sur le champ, voulant prendre mon tems, afin de me venger mieux à mon aise.

Quand j'aurois eu assez de bonté pour oublier le passé, & lui pardonner le fâcheux coup de pot, le mauvais traitement qu'il me fit toûjours du depuis, n'auroit pas manqué, de m'en faire ressouvenir. Il ne cessoit jamais de me battre, de me donner des bourrades de son bâton, & de me tirer les cheveux: & si quelque personne charitable venoit à s'en formaliser, il se jettoit à l'instant sur le conte du pot. Vous croyez peut-être, disoit-il, que ce soit ici un pauvre innocent, écoutez, je vous prie, de quoi il est capable, & dites moi, si le Diable pourroit jamais inventer un tour semblable à celui-ci.

Ceux qui l'entendoient ne pouvoient s'empêcher de se signer de Croix, en disant: voyez, qui auroit jamais pensé, qu'un si petit garçon eût été capable

pable d'une telle malice ; & nous quittant en riant, châtiez, châtiez-le, dirent-ils à l'Aveugle, le bon Dieu vous en recompensera. S'ils le disoient à un Aveugle, je vous jure que ce n'étoit pas toutefois à un sourd : car il suivoit exactement leur conseil.

Je m'en vangeois aussi de mon côté, autant que je le pouvois, le menant toûjours par les plus méchans chemins. S'il y avoit quelque tas de pierres, ou quelque amas de bouë, il étoit sûr de passer par là. Il ne m'importoit guére d'en avoir ma part, je me creverois volontiers un œil, pour en crever deux, à celui qui n'en avoit point.

A chaque faux pas qu'il faisoit, il me coignoit du bout de son bâton le derriere de la tête, que j'avois toûjours pleine de bosses, ou pelée de sa main. J'avois beau jurer, que ce n'étoit point ma faute, & qu'il n'y avoit point de plus beau chemin, cela ne me servoit de rien, le traître étoit trop fin pour me croire.

Pour vous faire comprendre à

quel

quel point il étoit, il faut que je vous raconte, ce qui m'arriva une fois avec lui. Vous jugerez par cet échantillon de la finesse de ce rusé compere.



CHA-

CHAPITRE IV.

Comment une Grappe de Raisins fut bien-tôt depêchée. L'Andoüille changée en Navot, & ce qui en arriva.

LOrsque nous sortîmes de Salamanque, son dessein étoit de venir du côté de Tolede. Quoique les charitez n'y fussent pas si grandes, il trouvoit que le monde y étoit plus à son aise, il s'en tenoit au proverbe, qui dit; *qu'il y a plus à faire avec le Riche impitoyable, qu'avec le Gueux charitable.* Nous en primes donc le chemin, passant toûjours par les meilleurs Bourgs. Dans ceux où nous trouvions nôtre compte, nous y séjournions; mais pour les autres, nous en decampions au plus vîte.

Nous arrivâmes à un Village qu'on



Lazarille tire de la broche l'andouille la mar
et y met un navet en la place

qu'on nomme Almorox dans le tems des vendanges. Un Vendangeur nous donna, par charité, une Grappe de Raisins. Mon Aveugle l'auroit volontiers gardée pour le lendemain; mais comme elle avoit déja été pressée dans les paniers, & qu'elle étoit fort meure; s'il l'avoit mise dans le sac elle se seroit égrenée, & auroit gâté tout le reste. Il fallut dont la manger, en dépit qu'il en eût; & il voulut profiter de cette occasion pour me donner quelque douceur, après m'avoir grondé & battu tout le long du jour.

Nous nous assoyâmes dans un chemin creux près d'une haye. Vien, Lazare, me dit-il, je veux que nous nous réjoüissions aujourd'hui. Mangeons cette Grappe de Raisins ensemble, & partageons-là comme freres. Pour le faire fidellement, tu n'en prendras qu'un grain à la fois & moi un autre; mais ne me trompe point, & n'en prens jamais qu'un à la fois; de mon côté je te promets de faire de même. Cela fut arrêté; nous commençâmes,

mes, mais dès le second coup, le traître changea de pensée, & se mit à les prendre deux à deux soupçonnant que j'en ferois autant.

Voyant donc qu'il rompoit le marché, je ne me contentai pas de faire comme lui, je les prenois deux à deux, trois à trois, plus ou moins selon la rencontre, jusqu'à la fin.

Ayant achevé, il demeura quelque tems là Grappe à la main; puis branlant la tête, il me dit. Tu m'as trompé, Lazare, & je jurerois bien sur mon ame que tu les a pris trois à trois. Moi, lui dis je, je vous en demande pardon, s'il vous plaît, j'ai ma conscience comme tout autre.

A d'autres, repliqua le malin Aveugle, je suis très assuré de ce que je viens de te dire, cela ne peut être autrement. Tu me les a vûs prendre deux à deux; & comme tu n'as répondu mot, il faut absolument que tu les ayent mangez trois à trois. J'eus peine à m'empêcher de m'éclater de rire, & sans repliquer d'avantage, je ne laissai pas de comprendre la verité de son discours.

Afin

Afin de n'être pas ennuyant au Lecteur, je passerai sous silence plusieurs choses, autant plaisantes que remarquables, qui m'arriverent avec ce premier Maître ; & me contenterai de finir par cette suivante, qu'on n'admettra point pour la moindre de mes Avantures.

Nous étions logez dans une Hôtellerie à Escalona ville capitale de ce Duché. Il me donna une Andoüille grasse afin de la faire rôtir ; & ayant achevé de manger les rôties qu'il m'avoit fait mettre sous la broche, il tira un Maravedis de sa Bourse, me commandant de lui aller chercher du vin au Cabaret.

Le proverbe, assez ancien, qui dit, *que l'occasion fait le Larron*, se trouva veritable à cette rencontre, car le Diable ne manqua pas de se servir de celle-ci pour me tenter. Il se trouva dans le coin de la Cheminée un gros Navet à demi pourri, & qu'on n'avoit jetté là, que parce qu'il n'étoit pas bon pour metre au pot. Nous étions seuls l'Aveugle & moi, la fumée de l'Andoüille m'avoit déja pris

par le nez ; mais ne voyant aucun remede d'en goûter que par ce coup, je postposai toute crainte & resolus de risquer tout ce qui pouvoit en arriver. Pendant donc que l'Aveugle étoit occupé à tirer le Maravedis de sa bourse, je tirai subtilement l'Andoüille de la broche, embrochant habillement un Navet en sa place. Je pris l'argent pour le vin que mon Maître me donna, je lui remis la broche & il commença à tourner, voulant faire rôtir ce qui avoit été jugé indigne d'être boüilli.

J'allai chercher le vin ; en chemin faisant j'eus bien-tôt dépêché l'Andoüille. A mon retour, je trouvai mon pauvre Aveugle qui pressoit le Navet roti entre deux tranches de pain, croyant que ce fut l'Andoüille; mais comme il voulut mordre dedans & voulant en emporter une partie à la premiere bouchées, il s'aperçût du tour. Voyant donc que ce n'étoit qu'un Navet, il pâlit de colere, ne sçachant où il en étoit. Qu'est ceci, Lazarille, me dit-il.

Ne suis-je pas bien miserable, l'interrom-

terrompois je, ne voudriez vous pas m'accuser de quelque chose : Vous sçavez que je viens de chercher le vin, quelqu'un sera entré ceans, & afin de se divertir vous aura joüé ce tour.

Non, non, répondit l'Aveugle, je n'ai point lâché la broche de la main, & personne n'y a touché. Je commençai à jurer que je n'en sçavois rien, & à protester que je n'y avois aucune part ; mais tous mes sermens furent inutils, n'étant pas possible de rien cacher à l'esprit clair voyant de ce maudit Aveugle.

Il se leve promptement, & me prenant par la tête il se mit à sentir mon haleine. Dans la rage où il étoit, il ne fit pas la chose à demi, mais m'ouvrant la bouche à deux mains, il y mit son nez long & pointu : je crus même dans la frayeur où j'étois, qu'il l'avoit allongé d'un pied ; car je m'imaginai sentir le bout jusques dans ma gorge.

La peur que j'avois, joint au peu de tems qu'avoit eu l'Andoüille de se ranger dans mon estomach, & cette trompe d'Elephant qui m'êtoit

la respiration ; tout cela, dis je, fit que je renvoyai dehors avec effort, & l'execrable nez, & l'Andoüille mal digerée. J'eusse souhaité volontiers en cet instant être enseveli cent pieds sous terre, car pour mort, je m'imaginai l'être déja.

La fureur de l'Aveugle monta à un tel excez, que si le monde n'eut accouru promptement au bruit que nous faisions, il m'auroit sans doute étranglé. On me tira de ses mains, qui lui demeurerent pleines de ce peu de cheveux qui m'étoient restez de nos combats passez, le visage égratigné, le Chinon du col & le gozier écorchez. Passe pour ce dernier, il le meritoit bien, puisqu'il étoit la source de tous mes malheurs.

Le maudit Aveugle racontoit mes infortunes à tous ceux qui vouloient l'écouter, recommençant vingt fois l'histoire du Pot, celle du Raisin, & cette derniere de l'Andoüille. Ce n'étoient que huées & éclats de rire, il ne passoit personne dans la ruë qui ne s'arrêtoit pour avoir part à la fête. Il contoit mes avantures

res

res d'une telle grace, & contrefaisoit si plaisamment mes gestes, que tout éploré & mal accommodé que j'étois, j'aurois crû lui faire tort, que de n'en pas rire comme les autres.

Cependant considerant ses médisances, & railleries, je ne pouvois me pardonner la lâcheté que j'avois commise, de ne lui avoir pas emporté le nez. Ce qui me causa encore plus de dépit, fut de n'avoir pas profité de cette belle occasion pour me vanger de lui, vû qu'il en avoit déja fait lui-même la moitié des avances; & que je l'avois eu assez long-temps à ma discretion; je n'avois qu'à serrer les dents, & j'enfermois ce loup chez moi. Mon estomach auroit sans doute mieux retenu ce traitre nez, qu'il n'avoit fait l'Andoüille; & s'il eut voulu me le demander, j'en étois quitte en le niant. Plût à Dieu que je l'eusse fait, du moins n'eut-il pû me convaincre d'avoir volé l'Andoüille.

L'Hôtesse & ceux qui s'y trouverent presens firent nôtre paix. On me lava le col & le visage avec le même vin que j'avois été chercher.

Le maudit Aveugle ne pût s'empêcher d'en faire une nouvelle raillerie. En verité, disoit-il, ce traitre de Garçon me coute plus de vin en lavatoires pendant un an, que je n'en bois en deux. Avoüe, Lazarille, que tu as plus d'obligation au vin qu'à ton Pere. Tu n'as reçû la vie de lui qu'une fois, mais le vin te la rend tous les jours. Il se mit ensuite à conter combien de fois il m'avoit égratigné & ensanglanté le visage, & de quelle maniere il s'étoit servi du vin pour me le laver & guerir. Je t'avertis, concluoit-il, que tu seras heureux en vin, ou personne au monde ne le sera. Ceux qui s'occupoient à me laver le visage ne purent s'empêcher de rire de bon cœur, quoi qu'au contraire, j'enrageois du mien.

Il faloit pourtant bien qu'il eut quelque esprit de prophetie, car ce qu'il me prédit ce jour-là n'a pas manqué de m'arriver, comme on le verra dans la suite ; & toutes les fois que je considere les chagrins que je lui ai donnez, je ne puis

puis le faire sans quelque remords, quoique je ne l'aye pas toûjours fait impunément.



CHAPITRE V.

Contenant le fâcheux saut, que Lazarille fait faire à l'Aveugle.

CEpendant, voyant les mauvais tours qu'il me joüoit, je resolus absolument de le quiter. Il y avoit long-tems que j'en avois formé le dessein; mais cette derniere avanture acheva de me resoudre, & je l'effectüai de la maniere que je m'en vais vous dire.

Nous allâmes le lendemain demander l'aumône par la Ville. Il avoit beaucoup plu la nuit, & la pluye continuoit encore. Nous nous étions mis à couvert sous un grand portail pour y attendre le monde au passage, pendant toute la journée. Mais lors que la nuit survenoit & que la pluye ne cessoit point,



Lazarille fait casser la tête à l'aveugle contre un Pillier

l'Aveugle me dit : Lazare, cette pluye est bien fâcheuse, car plus la nuit s'avance, plus fort elle tombe; retournons de bonne heure au logis.

Pour y aller, il falloit passer un ruisseau qui avoit beaucoup grossi. Je lui dis donc ; Pere le ruisseau est bien large ; mais si vous le trouvez bon, je vois un endroit où il ne l'est pas tant, & par où en sautant nous le pourions passer aisément, sans nous moüiller.

Il approuva mon conseil, & me dit ; tu as raison Lazarille, & je t'aime bien ; méne-moi vers cet endroit-là : l'eau ne vaut rien en ce tems d'hyver ; & sur tout il n'est pas sain d'avoir les pieds moüillez.

Voyant donc l'occasion de me vanger, si favorable, je le conduisis & le plaçai vis-à-vis d'un Piller de pierre, qui soûtenoit les saillies de quelque maisons de l'autre côté du ruisseau, lui disant ; vous voilà à l'endroit le plus ètroit, vous n'avez qu'à sauter.

Or comme il pleuvoit fort, mon Aveugle se moüilloit ; & l'envie qu'il avoit

avoit d'aller chercher l'abri, ou, pour mieux dire, le bon Dieu qui me vouloit donner le moyen de me vanger de lui, lui aveugla si-bien l'esprit, qu'il se fia pour lors entiérement à moi, & me dit ; place moi donc bien à l'endroit qu'il faut, Lazare, & saute le premier.

Je n'y manquai pas ; je le plaçai bien vis-à-vis le piller, puis ayant sauté, je m'allai mettre derriere ledit pillier, le regardant en la posture d'un homme qui veut se garantir du choc d'un Taureau, & lui dis ; allons, sauté-donc le plus avant que vous pourrez pour traverser ce ruisseau.

A peine eus-je achevé de parler, que l'Aveugle, comme un Mouton qui veut choquer, reculant un pas en arriere, sauta & vint donner à toute force de sa tête contre le piller, ainsi le coup en retentit comme d'une grosse calebasse qu'on auroit cassée. L'Aveugle tomba à la renverse à demi mort & la tête fenduë.

Le voyant tomber, je lui dis, vous aviez si bon nez lors qu'il falloit flairer l'Andouille, que n'avez-
vous

vous flairé le Pillier ; or flairez-le presentement à votre aise. Puis l'abandonnant entre les mains de plusieurs personnes qui étoient accouruës au secours, je gagnai d'une seule course la porte de la Ville, sans regarder derriere moi, arrivant encore avant la nuit close à Thorrigo. Je n'ai jamais sû ce que devint l'Aveugle, n'y m'en suis pas beaucoup mis en peine.



CHA-

CHAPITRE VI.

Lazarille se met au Service d'un Curé de Maqueda. L'avarice du Curé, & la faim que Lazarille y enduroit.

LE lendemain ne me croyant pas en seureté à Torrigo, je m'en allai dans un Village plus eloigné qu'on nomme Maque-da, où pour mes pechez je fis rencontre d'un Prêtre, qui me parut le Curé du lieu, comme en effet ce l'étoit. L'ayant abordé, comme je voulus lui demander la charité, il me demanda, si je savois servir à la Messe.

Je lui répondis qu'oüi, ainsi qu'il l'étoit; car quoique le malheureux Aveugle m'eût toûjours maltraité, je dois pourtant dire à sa loüange qu'il

qu'il n'avoit pas negligé à m'enseigner plusieurs belles choses, dont celle-ci étoit du nombre.

Enfin le Prêtre me prit à son service, & je tombai de fiévre en chaud-mal. Quoique l'Aveugle fut l'avarice même, comme vous l'avez pû voir, je jure pourtant que c'étoit un prodigue au prix de celui-ci. Je me contenterai de dire en un mot que toute la quitessence de l'avarice du monde étoit chez lui. Je ne sçai s'il l'avoit herité dès sa naissance, ou s'il l'avoit prise avec sa robbe.

Il avoit un grand coffre à l'antique avec une bonne surrure dont il portoit la clef attachée à son pourpoint avec une longue éguillette ; & lors qu'il revenoit de l'Eglise avec les pains d'offrande, il alloit d'abord les ensevelir dans son dit coffre qu'il refermoit chaque fois trés-soigneusement,

Dans toutes les autres maisons du monde, on trouve toûjours quelque chose à manger ; quelque morceau de lard pendu à la cheminée, un fromage, qui se fait sentir dans l'armoire, ou du moins quelques croute ou mier-

tes qu'on ramaſſe après le repas, mais dans celle où je viens de m'engager, il n'y avoit rien d'approchant à cela, du moins ce n'étoit pas pour moi, la vûë m'en étant interdite.

Il n'y avoit pour toute provision, qu'une botte d'Oignons dans un grenier bien fermé, dont il m'en donna un de quatre en quatre jours. Quand je demandois la clef, pour aller prendre ma portion ; si c'étoit en preſence de quelqu'un, mon liberal Curé, détâchoit ſa clef tout à ſon aiſe, & me la donnant il dit ; prens ; & rends la moi au plus vite; tu ne ſonges toute la journée qu'à faire le gourmand. On diroit, à l'entendre, qu'il tenoit ſous cette clef toutes les confitures de Valence ; cependant je vous jure qu'il n'y avoit autre choſe que la miſerable botte d'Oignons, dont je viens de parler, penduë à un clou ; encore en ſçavoit-il ſi bien le nombre que ſi par malheur je me licenciois quelquefois à en prendre au delà de ma taxe, cela me coutoit très-cher.

Si j'enrageois de Faim de mon côté, ce n'étoit pas toutefois la même choſe·

ſe à ſon égard. L'ordinaire de mon Curé conſiſtoit en cinq blancs de viande par jour, dont il ſe paſſoit pour le dîner & ſouper. Pour moi je ne pouvois pas dire quel goût avoit la viande : un morceau de pain avec le reſte du boüillon étoit toute mon affaire, & encore aurois-je été trop heureux d'en avoir eu pour me raſſaſier à demi.

Il eſt permis en ce Pays, de manger des têtes de Mouton les Samedis: il m'en envoya acheter une qui coutoit trois Maravedis Lorſqu'elle fut cuite, il en mangeoit les yeux, la langue, la cervelle, & la chair d'autour les machoires ; & lorſqu'il en avoit fait l'anatomie, & qui ne reſtoit que les os tous nuds, il me donnoit le plat, en diſant : prens, mange, fais une fois en ta vie un bon repas, & dis que tu fais meilleure chere que le Pape. Dieu t'en donne de pareilles le reſte de tes jours, grommelois-je entre mes dents.

Au bout de trois ſemaines que je fus avec lui, je devins ſi foible qu'à peine me pouvois-je ſoutenir ſur mes

jambes, j'allois le grand chemin du tombeau, si Dieu & mon industrie n'y eussent porté remede.

Cependant il n'y avoit rien à faire, & quand j'aurois eu cent fois plus d'adresse, il n'y avoit pas moyen ni occasion sur quoi l'exercer. D'ailleurs mon Curé n'étoit pas aveugle, comme le miserable à qui j'avois fait sauter le ruisseau. Car enfin quelque rusé que fut l'Aveugle, il y avoit bien des occasions où il falloit bien voir pour me surprendre. Mais pour mon Curé il avoit des yeux qui perçoient les murailles.

Lors que nous étions à l'offrande il ne tomboit aucun Blanc dans le bassin dont il ne tint regître. Il avoit toûjours un œil sur les Paroissiens & l'autre sur mes mains; ses yeux ressembloient le mouvement perpetuel, si bien qu'il sçavoit le compte de tout ce qu'on lui offroit.

L'offrande achevée, il m'ôtoit aussi-tôt lui-même le bassin, & le mettoit sur l'Autel. Tellement que pendant tout le tems que je vecus (ou pour mieux dire, que je mourus) avec

avec lui, il m'étoit impossible de lui, pouvoir excroquer un seul Blanc.

Je n'avois jamais la peine d'aller au Cabaret pour lui chercher du Vin, car il menageoit si bien le peu qu'on lui donnoit les Dimanches aux Offrandes (qu'il enfermoit dans son grand coffre) que cela lui duroit toute la semaine; & pour cacher son avarice, il me dit; vois-tu, mon Enfant, les gens d'Eglise doivent vivre dans une grande sobrieté, & je ne veux pas suivre l'exemple de plusieurs autres. Mais le miserable Avare mentoit comme le Diable, car lorsqu'il se trouvoit à table aux dépens de quelque Confrairie, ou des parens de quelque mort, il mangeoit comme un Loup & buvoit comme un Templier.

A propos de mort, j'en demande pardon à Dieu, mais je vous jure, que je n'ai jamais tant demandé ni desiré la mort de mon prochain, que je le faisois en ce tems là. C'étoit aussi l'unique moyen de manger à mon saoul. C'est pourquoi je priois Dieu

au profond de mon ame qu'il lui plût exaucer ma priere, & d'appeller à soi chaque jour, tout du moins un de nos Paroissiens.

Quand nous portions l'Extreme-Onction à quelque malade, le Curé n'eut pas besoin de recommander à mon égard que je priasse pour lui; je le faisois assez de moi-même, & je priois Dieu, non pas d'en disposer à sa volonté (comme on a coûtume de faire) mais de le mettre vite en Paradis: & s'il en rechapoit quelqu'un après cela, Dieu me le pardonne, je le donnois mille fois au Diable; au lieu que j'accompagnois de mille benedictions ceux qui avoient la charité de se laisser mourir.

Pendant tout le tems qus je fus au service du Curé, qui fut d'eviron six mois, il ne mourut pas plus de vingt personnes en tout, qui ne décamperent à ce que je crois, qu'à force de mes ferventes prieres, que Dieu (voyant le danger continuel où j'étois de mourir de faim) exauça pour me donner la vie.

Cependant, tout ceci ne me soula-

lageoit aucunement, car si je vivois à mon aise les jours d'Enterremens, cela me causa plus de peine les jours qu'il me fallut faire abstinence de cette bonne chere, & me rendit la faim pour lors plus insuportable; tellement que je ne trouvois du soulagement qu'en la mort, que je me souhaitois quelquefois moi-même, aussi-bien qu'aux autres. Mais je ne la voyois point quoiqu'elle sembla m'accompagner toûjours.

Je pensois plusieurs fois à me retirer: mais je n'en fis rien pour deux raisons. L'une pour ne me fier point à mes jambes, dont la foiblesse provenant de la faim étoit si grande, que j'avois lieu de croire qu'elles ne pourroit pas me porter bien loin. L'autre raison étoit, qu'ayant fait reflexion que j'avois eu deux Maîtres, dont le premier m'avoit mis en chemin de la mort par la faim, ce second, dis-je, me met par le même moyen sur le bort de la fosse. Si je quitte encore celui-ci, & que j'en rencontre un pire, il n'y aura qu'à m'y pousser dedans. Ainsi je ne sçavois à qu'elle resolution me

tenir,

tenir, étant d'ailleurs trés-persuadé par ma mauvaise fortune, que je devois toûjours tomber de pis en pis, craignant qu'enfin on ne fairoit plus mention en ce monde du pauvre Lazarille.

J'avois encore une troisiéme raison de ne quitter pas si tôt le Curé. Il m'avoit déja appris à lire, & comme je ne commençois à écrire que depuis peu de tems, je n'en sçavois pas encore assez pour le besoin que j'en pourrois avoir un jour; & j'étois bien-aise d'emporter encore cela de chez lui, avant que de me retirer. En effet, la plume m'étoit d'un grand usage dans mon métier de Crieur, que j'ai exercé depuis, & dont je ferai mention ci-aprés; & d'ailleurs je n'aurois jamais pû mettre en écrit ces memoires de ma vie.



CHA-

CHAPITRE VII.

Un Chaudronnier vient bien à point à Lazarille.

IL faut cependant que je vous avouë qu'avec toutes mes raisons il étoit bien difficile que je puisse tenir long-temps contre la misere où je vivois, & ne sçavois plus à quel Saint me voüer, lors qu'un jour le Curé étant sorti du Village, il vint à nôtre porte un Chaudronnier (si ce n'étoit point un Ange, que le Ciel touché de mes afflictions & miseres, envoya tout exprès à mon secours, déguisé sous cet habit) Il me démanda s'il n'y avoit rien à raccommoder dans nôtre maison. Helas! dis-je, tout bas, si tu sçavois refaire ce qui me manque, je te donnerois bien de la besogne: mais n'ayant point de tems à perdre, je revins tout à coup à moi par une pensée, qui me fut, sans doute,

te, inspirée d'enhaut. Mon Maître, lui dis-je donc, j'ai perdu la clef de ce grand coffre que vous voyez-là, j'ai peur que le Curé ne me chatie; voyez, je vous en prie, si parmi ceux que vous portez dans ce grand trousseau il ne s'en trouveroit point par hazard qui pût l'ouvrir, je vous la payerois bien, & vous me rendriez un grand service.

L'angelique Chaudronier, sans se faire prier d'avantage, commença à essayer ses clefs, & pendant qu'attentivement je considerois ce qu'il faisoit, je tâchois de l'aider par mes foibles prieres, & dans le tems même que je perdis toute esperance; je fus agréablement surpris de voir tout à coup le coffre ouvert.

Il me sembla que les Cieux s'étoient aussi, en voyant les pains qui y étoient renfermer; & m'addressant tout transporté de joye au Chaudronnier, je n'ai point d'argent pour vous payer, lui dis-je, mais tenez, prenez, voilà du pain, payez-vous-en par vos mains. Il choisit en effet celui des pains d'Of-

d'Offrande qui parut le meilleur, & me donnant la clef, il s'en alla fort content, mais non pas tant que moi.

Je ne touchai pourtant à rien pour lors; j'avois trop de peur que l'on n'y prit garde, & d'ailleurs, voyant tant de bien en mon pouvoir, j'en étois presque à demi rassasié, & ne pouvois plus m'imaginer que la faim osat dorénavant s'approcher de moi. Le Curé revint, & par bonheur il ne prit pas garde au pain qui y manquoit.

Le lendemain il ne fut pas plûtôt sorti de la maison que j'ouvrois le benit coffre, je pris un des pains benits, qu'en moins de deux Credo je rendis invisible; je refermai le coffre très-soigneusement, & puis me mis à balayer la chambre avec une joye si extraordinaire, que je ne me sentois presque pas, m'imaginant qu'avec l'invention que j'avois trouvée, je ne pouvois plus que vivre heureux. Je passai tout ce jour-là & le lendemain dans la joye; mais j'étois trop infortuné pour en avoir plus long-tems la joüissance.

La peur me saisit au troisiéme

jour ; lors que je vis mon assassin de Maître venir à contre-tems foüiller & refoüiller cent fois dans son coffre, & recommencer tout autant de fois le compte de ses pains. Je faisois semblant de rien pendant cette fâcheuse recherche; mais je me recommandois par mes prieres à Dieu & tous les Saints du Paradis. Eh! bien-heureux saint Jean, disois je, aveuglez le s'il vous plaît.

Après qu'il eût été long-tems à calculer & à compter par ses doigts les jours & les pains d'Offrande ; ma foi, dit-il, si ce coffre n'étoit en lieu sûr, je dirois qu'on a pris de mes pains. Or, suffit, ajouta-t-il, j'en tiendrai d'orénavant si bon compte, que je ne m'y pourrai plus tromper : en voilá neuf & un morceau.

Neuf maledictions que Dieu te donne, disois-je entre mes dents. Il me sembla voir couler mon sang par terre lorsque je l'entendis : & la vûë de la diete où j'allois rentrer, me fit sentir la faim par avance.

Il sortit après cela : j'ouvris le coffre pour me consoler ; & me mettant

tant

tant à genoux devant les pains, je les considerois, sans y oser toucher ; je les comptois seulement du bout des doigts, pour voir si par fortune le Curé ne se seroit point trompé dans son calcul;mais je trouvois le compte plus juste que je ne l'eusse voulu. Tout ce que j'en pûs tirer, fut de leur donner mille baisers, de les sentir tous l'un aprés l'autre, & de couper une tranche fort mince de celui qui étoit entamé, par le même endroit par où il en avoit coupé; en telle sorte neanmoins que cela ne parut point : avec quoi je passai ce jour-là,non pas toutefois si content que les autres.

Mais comme j'avois accoûtumé mon estomach à une plus grande nourriture, pendant ces deux ou trois jours, la faim me tourmentoit d'autant plus fort. Je me sentis mourir, & quand je me trouvois seul, je ne faisois qu'ouvrir & fermer le coffre, pour contempler les pains d'offrande.



CHAPITRE VIII.

Lazarille fait la Souris.

MOn bon genie me servit encore de secours dans ce pressant besoin, & me suggera un nouveau remede, leger à la verité, mais qui me vint pourtant bien à propos. Ce coffre est vieux, commençois-je à dire en moi-même, il est même rompu en quelques endroits; & quoi que les f.ntes & les trous n'en soient pas grands, c'est pourtant assez pour faire croire que les Souris auront pû y entrer pour endommager & manger le pain; d'en prendre un entier, il n'y a point d'apparence, car le Curé ne trouveroit plus son compte: mais qui m'empêche de contrefaire la Souris; il ni peut rien aller du mien.

Satis-

Satisfait de l'expedient au point que l'on peut se l'imaginer, je me mets à émier le pain sur une méchante nappe, qui étoit dans le coffre. J'en émie trois ou quatre, & prenant les miettes dans le creux de ma main, comme de l'anis sucré, je les avalois, & m'accommodois le mieux que je pouvois.

L'heure du dîner venuë, mon Curé ne pouvoit manquer, en ouvrant le coffre, de s'appercevoir du beau ménage qui s'y étoit fait : il ne douta point que ce ne fut l'ouvrage des Rats tant j'avois bien contrefait la chose. Il examina bien le coffre de tous côtez, & voyant les fentes, par où il crût que les Souris avoient passé, il m'appella, & me dit : Regarde, Lazare, quelle persecution s'est élevée contre nôtre pain cette nuit. Je fis fort l'étonné, lui demandant ce que ce pouvoit être. Ce que ce peut-être, me répondit-il, ce sont des Souris enragées, qui rongeroient le Diable.

Nous nous mîmes à dîner, & graces à Dieu, j'eus double profit. Il me donna beaucoup plus de pain.

qu'il n'avoit accoûtumé ; & outre ma portion, j'eus encore toutes les ratissures, & ce qu'il avoit occupé au tour de ce qu'il crût avoir été rongé par les Rats. Mange, mange, Lazare, me disoit-il, en me les donnant, tout cela est bon, & la Souris est un animal fort net. Et ainsi ma portion de ce jour-là fut augmentée du travail de mes mains, pour ne pas dire de mes ongles.

Nous achevâmes de dîner, (si l'on peut dire achever, en parlant de ce qu'on n'a jamais bien commencé); mais j'eus incontinent après le mal au cœur, de voir le Curé se tourner de tous côtez pour tirer les vieux clous des murailles, & ramasser de petits morceaux de bois, avec lesquels il boucha l'un après l'autre, tous les trous & même jusqu'aux moindres fentes du coffre. O Dieu! dis-je alors, que les plaisirs de cette vie laborieuse dans ce monde sont de peu de durée! A combien d'infortunes, desastres & miseres ne sont pas sujets les vivants! Helas! je croyois avoir trouvé quelque leger soulagement à ma misere, je

je m'imaginois être tout heureux, & voilà que mon malheur vient de donner à mon Maître des inventions pour me desesperer. Oüi, mon malheur, car je n'en puis accuser autre chose, & mon miserable Curé n'est pas assez rusé ni capable de soi-même de faire ce qu'il fait-là, vû qu'en croyant fermer la porte aux Rats, il la fermoit à ma consolation & à mes travaux.

Pendant que je fis ces reflexions, mon industrieux Charpentier bouchoit au moyen de plusieurs coupeaux & clous toutes les fentes & ouvertures du coffre. Son ouvrage fini; c'est maintenant que je vous y attens, Messieurs les traîtres Rats, dit-il, tout échauffé, il faudra bien maudite engeance, que vous alliez picorer ailleurs, car vous feriez presentement ici mal vos affaires.

Dès qu'il fut sorti de la maison, je courus au vieux & triste coffre, & je trouvai qu'il n'avoit pas laissé la moindre fente à boucher, par où il pût seulement entrer une fourmi. Je ne laissai pas de l'ouvrir, quoique sans esperance d'en profiter. Je vis les deux ou trois

pains entâmez, que mon Maître avoit cru rongez des Rats, j'en coupai quelque peu, mais cela aussi mince comme ce qu'un Menuisier emporte par sa touche.

Mais comme ce foible secours n'étoit rien pour mon appetit enragé, qui étoit très-grand, je ne faisois que penser & premediter nuit & jour aux moyens d'y apporter quelque remede. La faim m'en inspiroit toûjours quelques nouveaux ; & en effet, je fis une belle experience de la verité du Proverbe qui dit, que *la faim éguise l'esprit, comme le trop manger l'émousse.*

Une nuit que ces pensées me tenoient éveillé, & que je rêvois aux moyens de pouvoir donner un nouvel assaut au coffre sans être découvert, j'entendis le Curé qui ronfloit, comme il avoit accoûtumé de faire lorsqu'il dormoit profondement. Je me levai fort doucement ; & m'aprochant vers le triste coffre, je l'attaquai du côté que j'avois connu être le plus foible avec un vieux couteau qui avoit traîné çà & là par la maison ; & que j'avois mis à dessein dans un endroit

où

où je pourrois le trouver : le coffre ètant par sa vieillesse fort tendre & vermoulu , ne resista pas long-tems , & j'eus bien-tôt fait une brêche telle que je la jugeai à propos pour mon dessein. Ceci fait , j'ouvris le coffre tout doucement , je prens à tâtons le pain entamé, je le gratte & regratte, j'en avale les miettes , & m'en retourne sur ma paillasse après ce petit rafraîchissement , pour tâcher d'y prendre un peu de repos ; ce qui m'arrivoit fort rarement à cause de mon jeûne perpetuel : car je ne puis l'attribuer à aucune autre raison , vû que pour lors tous les desseins du Roi de France n'eussent été capables de m'empêcher de dormir.

Le lendemain le Curé mon Maître voyant le desordre tant du trou que j'avois fait , que du pain tout rongé, commença à donner les Souris aux milles Diables , & dit , qu'est-ce que ceci, je vous prie ? faut-il que les Rats ne se soient avisez que depuis quelques jours de nous venir tourmenter ceans. Il avoit , ma foi raison de le trouver étrange , car il n'y avoit pas

de

de maison dans le Royaume, qui peut prétendre à plus juste titre un privilege d'exemption à l'égard des Rats, qui pour l'ordinaire n'aiment pas à demeurer où il n'y a rien à manger.

Il recommença à chercher des clous & des planches, & a reboucher le trou ; & moi de défaire la nuit ce qu'il avoit fait le jour. Nous travaillâmes si bien chacun de nôtre côté, lui à fermer des trous, & moi à en faire, qu'en peu de jours & de nuits, le miserable coffre fut plus chargé de clous & de pieces, qu'une vieille cuirasse.

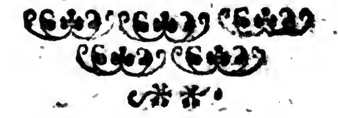
Comme il vit qu'il perdoit son tems à ce rabbillage, & que son travail lui étoit inutile, il se mit à raisonner. Ce coffre est si mal accommodé, disoit-il, & le bois en est si vieux & si foible, que la moindre Souris le percera toûjours ; & je m'amuse à y ravauder, & les Rats à le percer ; c'est un coffre perdu. Cependant tout méchant qu'il puisse être, il me feroit faute, & je ne puis pas mettre trois ou quatre écus, pour en avoir un autre. Le meilleur remede sera (puisque le précedent ne vaut rien) d'avoir une sourriciere, &

d'at-

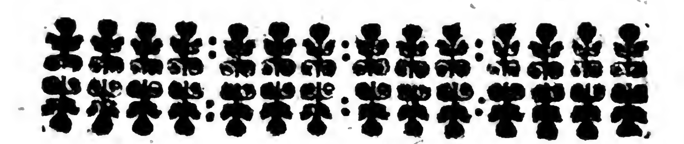
d'attraper ces importuns animaux.

Il en emprunta une sur le champ : il l'amorça avec des croûtes de fromage, qu'il se fit donner aux Voisins, & il la tenoit continuellement tenduë dans le coffre. Ce me fut un nouveau ragoût ; car quoique je n'eusse pas besoin de m'aiguiser l'apetit, c'étoit toûjours quelque chose d'assez friand, pour moi, que des croûtes de fromage avec des raclures de pain d'offrande.

Quand le bon homme revenoit & qu'il trouvoit son pain rongé, la souriciere sans fromage, & point de Souris prise, il se donnoit au Diable, & alloit demander aux Voisins comment il se pouvoir faire, qu'un Rat vint prendre le fromage au crochet de la souriciere, & en fit tomber la trappe, sans se prendre : les Voisins assuroient que cela ne se pouvoit point, & qu'il y avoit là dedans quelque chose d'extraordinaire.



CHA-



CHAPITRE IX.

Lazarille Serpent. Comme il fut decouvert, puni, & chassé.

UN des plus anciens Voisins s'alla ressouvenir d'avoir oüi dire, que du tems du défunt Curé, on avoit vû un Serpent dans cette maison. Il n'en falut pas davantage pour faire croire, que le Serpent étoit l'auteur du desordre.

Un Serpent, étant fort long, pouvoit facilement aller prendre l'amorce au crochet, & faire tomber l'atrape, sans s'y prendre, parce qu'il avoit toûjours une partie du corps dehors, & qu'il pouvoit s'en retirer, en se détortillant, aprés avoir fait son coup. Tout le monde tomba d'accord de cela, & mon Maître en demeura fort alarmé.

Il

Il ne dormit plus en repos depuis cet éclairciſſement : Il étoit toujours aux aguets, & le moindre croquement de vers qui travailloient dans les vieux bois du coffre, étoit pour lui le ſerpent qui le rongeoit. Il ſautoit auſſitôt en bas du lit ; & avec un gros bâton, qu'il tenoit à ſon chevet, il donnoit de grands coups ſur le pauvre coffre, pour faire fuir le ſerpent. Le tintamarre qu'il faiſoit éveilloit tout le voiſinage, & il ne falloit plus que je penſaſſe à dormir.

Bien davantage, raiſonnant ſur le ſerpent, qui étoit devenu le ſujet de tous ſes entretiens, on lui avoit dit que les ſerpens cherchoient la chaleur, qu'ils alloient même juſques dans les Berceaux des Enfans, & qu'ils en avoient quelquefois mordu & tué. S'imaginant donc que la même choſe pouvoit bien arriver chez lui, il venoit la nuit à ma paillaſſe, & la renverſoit ſans deſſus deſſous, & moi avec.

Le plus ſouvent je faiſois ſemblant de dormir, & il me diſoit le matin: Garçon n'as tu rien ſenti cette nuit ? J'ai pourſuivi long-tems le ſerpent, & je

je croi fermement qu'il se retire dans ton lit. C'est un animal fort frilleux, & qui cherche la chaleur. Dieu veuille, qu'il ne me morde point quelque nuit, lui disois-je, j'en ai ma foi bien peur.

Le dégat continuant, sans qu'il pût y remedier, il ne cessoit point de faire sa ronde toutes les nuits par la chambre, & de renverser tout, comme un Lutin, pour attraper le Serpent. J'aprehendai qu'en furetant ainsi sur ma paillasse, & dans mes habits, il ne mit enfin la main sur ma clef; & je crûs qu'il seroit plus sûr de la mettre dans ma bouche, lors que je voudrois m'en dormir.

Elle étoit fort petite, quoiqu'elle servit à un coffre assez grand; & le Curé pour éviter la dépense d'une serrure, avoit arraché celle d'une vieille valise qui servoit à tenir la cendre dans le grenier, pour la mettre au coffre, lorsqu'il en avoit voulu faire son garde-manger. D'ailleurs j'avois si fort accoûtumé ma bouche à me servir de poche, pendant que j'étois avec l'aveugle, qu'il m'étoit arrivé d'y

d'y tenir jusqu'à douze ou quinze Maravedis tout en demi blancs; sans que cela me fit le moindre embaras, ni m'ôta la liberté de manger. Si je n'avois eu cette facilité, au Diable le demi-blanc que l'Aveugle, m'auroit laissé, tant il visitoit exactement jusqu'aux coutures & aux moindres piéces de mes habits.

Je mettois donc chaque nuit, ma clef dans ma bouche, & je dormois en repos, n'apprehendant pas que mon Maître la vint trouver là. Mais quand un malheur doit arriver, on a beau faire.

Une nuit que je dormois profondément, la bouche entr'ouverte sans doute, la clef, qui étoit percée, se mit en travers & se trouva située d'une telle maniere, que le souffle que je tirois en dormant s'engageoit dans le trou de la clef, & y formoit un sifflement fort aigu.

Mon Maître s'en éveilla en sursaut; & ne doutant point que ce qu'il entendoit, ne fut le Serpent, qu'il cherchoit depuis si long-tems, il se leva doucement, prit son bâton

à la main, & le laissant conduire au sifflet de la clef, il vint tout contre mon lit, où il crût que le Serpent étoit venu chercher la chaleur : il ne fit point de bruit pour ne le pas effrayer : mais adressant seulement son coup sur l'endroit où il entendoit siffler, & levant le bâton bien haut & à deux mains pour le mieux assûrer, il m'en déchargea un si grand sur la tête de toute sa force, qu'il me laissa comme mort.

Il a raconté depuis, qu'ayant reconnu, qu'il m'avoit assommé (il est à croire que je fis quelque cri en me demenant) il s'aprocha de moi, & m'appella plusieurs fois : mais comme je ne lui répondois rien, il voulut porter les mains sur moi pour me secoüer, & sentant le sang qui sortoit de la blesure qu'il m'avoit faite, il courut tout effrayé chercher de la lumiere.

Il revint, & trouva que je me plaignois toûjours ma clef dans la bouche, que je n'avois point lâchée, mais qui en sortoit à demi. Il ne comprit pas d'abord ce que ce pouvoit

voit être : mais l'ayant tirée hors de ma bouche, & voyant qu'elle avoit les gardes semblables à celles de la clef de son coffre, le mistere fut bien éclairci. Il en fit l'épreuve sur l'heure, & je m'imagine qu'il ne manqua pas de dire. J'ai enfin attrapé le Rat & le Serpent ! qui m'avoient tant fait la guerre, & qui me mangeoient mon bien.

Je ne manquerai pas, à vous dire Mrs, ce qui se passa pandant les huit jours, qui suivirent mon malheur, car je n'étois pas de ce monde, je ne pouvois pas sçavoir ce qui s'y passoit. Ce que je vous vai raconter, je l'ai sçû de la bouche de mon Maître même, qui ne manquoit pas d'en faire le compte à tous ceux qui se rendoient dans la Chambre, depuis que je fus revenu à moi, ce qui ne fut que le troisiéme jour.

Je me trouvois alors couché sur ma paillasse, la tête toute barbouillée d'onguents & embeguinée de linges & d'emplâtre. Je demandai tout étonné ce que c'étoit ; & le Curé en se mocquant encore. Ma foi, mon

cher ami, me dit-il, j'ai donné la chasse aux Rats & au Serpent, qui me ruinoient. Je me considerai moi-même à ces paroles; me voyant si mal accommodé, je compris une partie de la vérité.

Il entra un moment aprés une vieille femme & quelques voisins: qui se mirent à me développer le tête, & à me penser. Me voyant revenu, ils en témoignerent de la joye, & dirent que puisque j'avois repris mes esprits: je n'en vaudrois pas moins. Ils se remirent sur le conte de l'accident qui m'étoit arrivé, & pendant que j'avois le cœur serré de douleur, il me fallut encore avaler toutes les railleries qu'ils en firent. Mais contre mauvaise fortune bon cœur: on me donna à manger, dont j'avois tant de besoin, que je ne pensai jamais me rassasier.

Je commençai peu à peu à me mieux porter, & au bout de quinze jours je fus tout-à-fait hors de danger, mais non pas sans faim, & sans ressentir encore bien du mal. Le lendemain du jour que je quittai le lit, mon

mon charitable Curé me prit par la main, me fit passer la porte, & m'ayant mis dans la ruë, à demi gueri comme j'étois. Lazare, me dit-il, tu n'es plus à moi. Va-t-en chercher Maître, & Dieu te conduise: je n'ai pas besoin d'un valet si vigilant. Il faut absolument que tu ayes été garçon d'Aveugle. Et faissant de grands signes de Croix, comme s'il avoit vû le Diable, il se retira dans sa maison, & fermit la porte après lui.



CHA-

CHAPITRE X.

Lazarille se met au service d'un Ecuyer, & ce qui lui arriva avec luy.

JE n'eus rien à lui dire, ni à lui demander ; marchant comme je pouvois, avec l'aide des bonnes gens ; que je me trainai jusques en cette Ville de Tolede, où par la grace de Dieu, ma playe fut fermée au bout de quinze jours.

Tandis que mon mal dura, les charitez ne me manquerent point, mais dès que je fus guéri, chacun me disoit. Il te fait bon voir gueuser à l'âge où tu es. Travaille, travaille, Vaurien, mets toi au service de quelque bon Maître, qui te fasse gagner ta vie. Et où est-il donc, ce Maître ? disois-je, entre mes dents ;

dents, ou voulez vous que je l'aille chercher? Ne diroit-on pas qu'on en trouve de tout faits au marché? Comme j'allois ainsi mandiant de porte en porte sans trouver grand chose, (car la charité étoit fort refroidie) je rencontrai dans la ruë une espece d'Ecuyer assez bien vêtu, qui marchoit d'un pas grave & affectoit un air de qualité. Aprés que nous nous fumes entre-regardez: Petit garçon, me dit-il, cherches-tu Maître? Oüi, Monsieur, lui répondis-je. Suis-moi donc ajoûta-t-il. Il faut que tu ayes dit ce matin, en te levant quelque Oraison de grande vertu, ou que tu sois bien aimé de Dieu, puisqu'il t'a fait la grace de te trouver sur mon chemin. Je le suivis rendant graces au Seigneur de ce que j'entendois, & du bonheur que l'habit & la bonne mine de cet homme me faisoient attendre auprés de lui.

C'étoit le matin que j'avois fait cette rencontre de bonne esperance. L'Ecuyer me fit courir aprés lui la moitié de la Ville. Nous traversames tous les Marchez, où l'on vendoit le pain

pain & les autres danrées, & je n'attendois que le moment qu'il m'en alloit charger. Je le souhaittois de bon cœur, & s'étoit justement l'heure de se pourvoir. Il passa pourtant sans y regarder: & je disois en moi-même. Ce n'est pas ici sans doute qu'il fait sa provision, & nous allons en quelque autre endroit pour cela. Nous marchions cependant toûjours, sans nous arrêter, & la promenade dura jusqu'à onze heures, que nous nous trouvâmes devant la grande Eglise. Il y entra, & moi aprés lui. Je le vis assister fort dévotement à la Messe & à tous les Offices. Il ne branla point que tout ne fut dit, & que tout le monde ne fut sorti.

Quand cela fut fait, nous sortîmes, & nous enfilâmes à grands pas, la premiere ruë je marchois legerement sur les pas de mon nouveau Maître, & je disois en moi-même. J'étois ma foi bien sot de penser qu'un homme de cette sorte se dût amuser à acheter des provisions; je pouvois bien m'imaginer que c'étoit l'affaire de son Maître d'hôtel ou d'un Cuisinier pour le

moins.

moins. Et me repreſantant le dîner, que nous allions trouver prêt chez lui, l'eau m'en venoit à la bouche, je crûs déja en avoir ma part.

Une heure ſonna, & nous arrivâmes devant une maiſon, ou l'Ecuyer fit alte, & moi auſſi. Il ſe développa de ſon manteau, & le met ſur le bras gauche, tira de la main droite une clef de ſa poche & ouvrit la porte. Nous entrâmes dans cette maiſon par un paſſage obſcur & de mauvais augure : il eſt vrai qu'il étoit ſuivi d'une petite cour, & de quelques chambres aſſez raiſonnables.

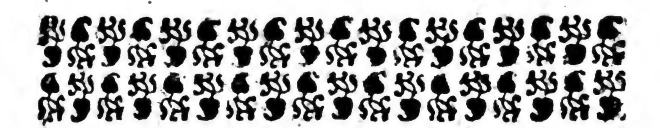
Etant dedans, il quitta ſon manteau; aprés avoir demandé à voir mes mains, & trouvé que je les avois nettes, nous le ſecoüâmes doucement, & nous le pliâmes. Il ſouffla ſur un banc de pierre, qui ſe trouvoit là, & il ſe mit deſſus. Cela fait, il s'aſſit ſur le même banc, m'interrogea fort long-tems de mon Pays, & voulant ſçavoir comment j'avois fait pour venir à Tolede. Je lui rendois raiſon de tout le plus brievement que je pouvois & avec cela je trouvois l'entre-

tien

tien aſſez long ; pour des gens qui n'avoient pas encore dîné. Il me ſembloit qu'il étoit tems de mettre la nape, & de dreſſer la ſoupe, & non pas de s'amuſer à des curioſitez inutiles.



CHA-



CHAPITRE XI.

Le Dîné par cœur.

APrès que je lui eus apris tout ce qu'il vouloit sçavoir de moi, mettans aux endroits, où il falloit me donner force bonnes qualitez, & passant legerement sur celles dont j'avois faute ; il demeura quelque tems à rever sans me rien dire.

J'étois devant lui, planté sur mes pieds, mes deux mains dans mon chapeau, avalant ma salive, & le regardant avec de grands yeux, qui lui disoient de tems en tems, quand dînerons-nous ? Cependant deux heures sonnerent, & je ne le voyois non plus remuer pour cela qu'un trepassé. D'ailleurs cette porte fermée, ce silence où étoit toute la maison, ces murailles toutes nuës, & ces cham-

bres, que je voyois par les fenêtres basses qui donnoient dans la Cour, sans sieges ni escabelles, tables, ni tréteaux, non pas même un méchant coffre, comme je l'ai déja dit: tout cela ne me promettoit rien de bon, & il me sembloit être dans une retraite à sorcier.

L'Ecuyer revint tout à coup de sa réverie, & me dit: as-tu dîné mon enfant? Vrayement non, Monsieur, lui répondis-je, comment l'aurois-je fait? Je vous suis depuis huit heures de matin. Pour moi, ajoûta l'Ecuyer, j'avois déja déjeûné, lorsque je t'ai rencontré, & quand cela m'arrive, comme il m'arrive quelquefois, il faut que tu sçaches que jusqu'au soir je n'y fais autre chose. Accommode-toi donc comme tu pourras jusqu'au souper.

En verité je faillis à tomber de ma hauteur à ces cruelles paroles, non tant de la faim, que de voir le malheur obstiné, qui me persecutoit. En cet instant toutes mes souffrances passées me revirent en memoire; & il me souvint sur tout du pressentiment que j'avois eu, lorsque je banlançois de

de quitter le service du Curé, dans l'apprehension de trouver quelque Maître encore plus miserable que lui. Me contraignant pourtant le mieux que je pûs, je lui dis : vous êtes bien bon, Monsieur, de penser cela, du naturel, dont je suis. le manger, Dieu merci, ne me fait point de peine ; & tous les Maîtres que j'ai servi en sçauroient bien que dire. C'est une grande vertu dans un jeune homme, interrompit l'Ecuyer, & je t'en aime davantage. Il n'appartient qu'aux pourceaux de se saouler, & la sobriété est le caractere d'un honnête homme. Je t'entends, dis-je, en moi-même : mais que maudite soit à jamais cette qualité, qui plaît si fort à tous les Maîtres que je sers, & je ne sçai ou, Diable ; ils ont trouvé qu'un pauvre valet doive crever de faim, pour être de mise.

Je me rengeai dans un coin de la cour, & je me mis à manger quelques pieces de pain qui m'étoient restées de la charité des bonnes gens. Il s'en apercût & me dit. Vien-çà

Garçon, que manges-tu donc là? Je m'aprochai de lui & lui montrai le pain, ne pouvant pas lui faire d'autre réponse, parce que j'en avois la bouche pleine.

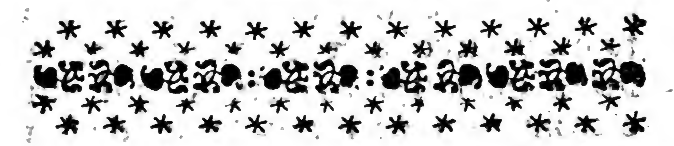
Il en prit un morceau le plus gros & le meilleur des trois que je lui presentois, & me dit. Par ma foi ce pain me paroît bon. Il est trop rassis & trop dur, pour être encore bon, Monsieur, lui dis-je. Je jure qu'il l'est, repliqua-il. Qui te l'a donné? Celui qui l'a pêtri avoit-il les mains nettes? Je l'ai pris, sans m'en informer, lui répondis-je, & je le mange sans dégoût, comme vous le voyez. Dieu veüille que cela soit, continua mon miserable Ecuyer, & portant le pain à sa bouche, il se mit à le manger avec autant d'appetit, que je faisois le mien, disant à chaque morceau. Parbleu ce pain là est excelent.

Comme je vis qu'il y alloit de si bon pié, je trouvai bon d'avancer ma besongne, de peur que s'il eut achevé le premier, il n'eut eu la civilité de m'aider à achever le reste.

Nous travaillâmes si bien l'un & l'au-

l'autre, que tout fut fait en même tems. Il secoüa legerement avec la main quelques miettes, qui lui étoient tombée sur le devant de son pourpoint. Il entra dans un espece d'office en tira un vieux pot tout ébreché; & après qu'il eut bû, il m'invita à boire aussi. Je lui dis, faisant le sobre, je n'en ai pas besoin, Monsieur, je ne bois point de vin. C'est de l'eau aussi, me dit-il, tu peux en boire sans scrupule. Je pris le pot, & je bûs, ou fis semblant de boire: car ce n'étoit pas la soif qui me tourmentoit.





CHAPITRE XII.

Le lit de l'Ecuyer. Le Souper remis & pourquoy. La mauvaise nuit. L'Epée de l'Ecuyer.

NOus passâmes le reste du jour lui à m'interroger, & moi à lui répondre de mon mieux : & la nuit étant venuë il me fit entrer dans la chambre, d'où il avoit tiré le pot à l'eau, & il me dit. Mon Enfant, faisons mon lit afin que tu puisse remarquer, comment il faut s'y prendre, & le faire tout seul aprés. Je passai d'un côté & lui de l'autre, & cela fut bien-tôt fait, & bien-tôt compris. Son lit consistoit en une claye de roseaux, soûtenuë sur deux méchans traitaux mal affermis. Son linge y servoit de matelas, mais il étoit trop sale & trop noir pour en avoir la couleur, & en trop petite qualité pour

en

en faire la figure. Nous l'ajustâmes pourtant, le remuant, seulement pour dire que nous l'avions fait, car c'étoit du tems perdu, & ce Diable de matelas étoit si mince, qu'étendu sur la claye, vous auriez compté les roseaux pardessus l'un aprés l'autre, tout comme vous compteriez les côtes d'un carré de mouton étique. Nous étendîmes sur le tout une veille couverture, dont je n'ai jamais pû deviner la couleur.

Cela étant fait, Lazare, me dit-il, il est bien tard, se me semble; il y a loin d'icy au marché; & tu sçais, qu'il ne manque pas de filoux par la Ville. Faisons comme nous pourrons, une nuit est bien-tôt passée, & demain Dieu nous aidera. Comme j'étois sans valet, je n'ai pas pû faire mes provisions; & j'ai été obligé tous ces jours ci de manger en Ville comme j'ai pû; mais cela ne sera plus ainsi. Eh! Monsieur, lui dis-je, que cela ne vous fasse point de peine. Je sçai bien passer une nuit sans manger & deux aussi, s'il en est besoin. Tant mieux pour ta santé, me répondit-il, car comme je

l'ai dit tantôt tu en vivras plus long-tems. il n'y a rien au monde pour se bien porter, que de manger peu. Si vous le prenez par là, dis-je, en moi-même, je ne dois jamais mourir : j'ai toûjours vêcu de regime depuis que je me connois, & graces au Ciel, j'espere de continuer ainsi le reste de mes jours.

Il se mit au lit, se faisant un chevet de ses chausses & de son jupon enveloppez l'un dans l'autre, & il me fit coucher à ses pieds. Mais au Diable si je fermai l'œil de toute la nuit. Les roseaux de la claye, & mes os pointus ne cesserent point de se quereller & de chamailler ensemble. Je n'avois pas une livre de chair en tout mon corps, tant il étoit attenué par la diette, & par les travaux que j'avois soufferts ; & j'avois d'ailleurs une rage de faim qui ne pouvoit pas s'accorder avec le sommeil.

Je ne fis toute la nuit (Dieu me le pardonne) que me maudire mille fois moi même, aussi bien que ma mauvaise fortune : & dans la contrainte où j'étois obligé de me tenir, de peur d'é-

d'éveiller mon Maître par le bruit de la claye, je demandois cens fois à Dieu qu'il m'ôtat du monde. Nous nous levâmes si-tôt qu'il fut jour. L'Ecuyer commença à nettoyer & secoüer ses habits, il s'habilla, tout à son aise: je lui donnai à laver ces mains, il se peigna, & mettant son épée dans les pendans de sa bandoliere : Si tu sçavois, Lazare, me dit il, qu'elle lame c'est ? Je ne la donnerois pas pour tout l'or du monde. Le plus fin acier de Damas n'est en comparaison de celle-ci que du fer de Bretagne. Tien, continua t-il, la tirant du foureau, & la faisant glisser entre ses doigts, j'en voudrois couper un cheveu en l'air. Et moi, dis-je, en moi-même, un pain de quatre livres avec mes dents, quoi qu'elles ne soient pas d'acier.

Il la rengaina, se la ceignit, pendit à son cou un gros chapelet, & d'un pas grave, le corps droit & tendu; relevant le bout de son manteau sous le bras gauche, la main droite sur le côté, & tournant la tête & le corps d'une maniere galante, il sortit enfin, en me disant. Lazare, prends garde

de à la maison, pendant que je m'en vas à la Messe, fais cependant le lit & la chambre, & aprés tu t'en iras au ruisseau remplir nôtre cruche: Mais sur tout, ferme bien la porte; de peur des larrons; & parce que je pourrois revenir ici avant toi, tu mettras la clef au clou, que voilà par la chartiere.

Il me quitta aprés ces mots, marchant d'un air à faire croire, à qui ne l'auroit pas connu, que c'étoit le Duc d'Arcos en personne, ou du moins son premier Gentil-homme: Beni soyez vous, Seigneur, dis-je, en le regardant aller, qui n'envoyez jamais la maladie sans le remede. Qui est celui, qui rencontrant mon Maître, ne jureroit pas, à voir son visage contant, qu'il soupa trés-bien hier au soir, qu'il a reposé toute la nuit dans un bon lit, & que tout matin qu'il est, il ait déja fait un déjeuné de Prince? Et cependant; vous le sçavez, Seigneur, si le monde l'ignore. En verité qui ne seroit pas pris à cette démarche si noble, & à cet habit si propre; & qui pourroit s'imaginer.

giner, qu'un Gentil-homme ainsi fait, a passé toute la journee d'hier avec ce miserable morceau de pain, que Lazare son trés-humble valet avoit porté un jour & une nuit dans sa poche, parmi ses bribes, où il ne pouvoit pas avoir pris une forme fort ragoûtante: certes cela passe l'imagination.



CHA-

CHAPITRE XIII.

Le Déjeûner. Lazarille pourvoyeur de l'Ecuyer.

JE demeurai ainsi sur la porte tout extasié, les bras croisez sur l'estomach, & les yeux attachez sur l'Ecuyer, jusqu'à ce qu'il eut tourné le coin de la ruë. L'ayant perdu de vuë, je rentrai dans la maison. Je la parcourus haut & bas, sans y trouver quoique ce fut à ranger, ou à faire, que le miserable lit. L'ayant fait, je pris la cruche & m'en allai au ruisseau. Comme j'y fus arrivé, j'apperçûs mon Maître dans un Jardin qui s'entretenoit avec deux Dames masquées. C'étoient de celles qui se sont fait un métier d'aller dejeûner le long de ces rivages, à la fraicheur du matin, sans porter dequoi manger, dans l'esperance de trouver quelqu'un qui y pourvoiroit, & la liberalité de nos

nos jeunes gens a donné cours à cet usage.

Mon Ecuyer étoit donc, comme j'ai dit : entre ces deux femmes faisant le Ganimede, & leur contant mille douceurs, à ce que j'en pouvois juger du lieu où j'étois. Les bonnes Dames le voyant assez attendri, j'entendis qu'elles lui demandoient la collation. Mais comme sa bourse étoit aussi froide que son estomach étoit chaud, il demeura court à ces complimens. Il lui prit une sueur froide, il changea de couleur, & comme il commençoit en bredoüillant à les payer de quelque méchante excuse, les Dames qui connurent son foible, le planterent-là.

Je m'étois occupé pendant cette comedie à ronger quelques troignons de choux, ce qui me servit de dejeûné; & ayant rempli ma cruche, sans avoir été apperçû de mon Maître, je m'en retournai au logis en grande diligence, comme si je n'y avois pas touché. Je voulus ballayer quelques endroits de la maison qui en avoient le plus besoin, mais je ne trouvois pas

pas un méchant bout de balai en toute la maison, & ne sçachant point à quoi m'occuper, je resolus d'attendre avec patience, jusqu'à midi, le retour de mon Maître, esperant qu'il pourroit apporter quelque chose, pour nôtre dîner.

Je l'attendis en vain; deux heures sonnerent, il ne revint point. Je perdis patience; & pressé de la faim, qui comme on dit, fait sortir le loup du bois, je sortis de ma tanniere, fermai la porte, & ayant mis la clef où il me l'avoit commandé, je m'en allai reprendre mon premier métier.

J'allois demandant mon pain de porte en porte, d'une voix basse & languissante, le corps serré de mes deux bras, les yeux tournez vers le Ciel, & le nom de tous les Saints à la bouche; & je ne manquois pas de m'arrêter aux maisons qui avoient le plus d'apparence.

J'avois succé, pour ainsi dire, ce métier avec le lait; & j'en avois appris tous les secrets & tout le fin de mon Aveugle, qui étoit un grand Maître. Je me servis si bien de ses le-

çons

çons en cette occasion, qu'avant que quatre heures eurent sonné, malgré le peu de charité de nos Bourgeois & la recolte qui n'avoit point réüssi cette année, j'eus mis par mon sçavoir faire quatre bonnes livres de pain à l'abri dans mon corps, & deux livres pour le moins dans mes poches.

Je m'en retournai au logis, & passant par le marché, une bonne femme me donna pour l'amour de Dieu un morceau de pied de bœuf & un peu de tripes cuites. Je trouvai mon pauvre Ecuyer, qui avoit déja plié son manteau; & l'ayant mis sur le banc, se promenoit à grands pas dans la Cour. Comme j'entrois, il vint à moi: je croyois que c'étoit pour me gronder d'être revenu si tard, mais Dieu l'avoit fait d'une humeur plus pacifique. Il me demanda seulement d'où je venois. Ma foi, Monsieur, lui dis-je, j'ai tenu bon jusqu'à deux heures sonnées, & ne vous voyant pas revenir, j'ai été par la ville me recommander à la charité des gens de bien: ils m'ont donné ce que vous voyez, ajoûtai je, en lui montrant le Pain,

& les Tripes, que j'avois mises dans une de mes basques.

Je connus que cette vûë le rejoüissoit. Il me dit pourtant mon pauvre Enfant, voyant que tu étois tant à venir, j'ai diné. Pour toi, tu as fort bien fait: Il vaux mieux demander au nom de Dieu; ce qui nous manque, que l'aller dérober. Prens seulement garde pour mon honneur, qu'il ne paroisse pas que tu sois à mon service. Cela te sera facile; je ne suis pas fort connu dans cette Ville, & plût à Dieu n'y être jamais venu. Helas! Monsieur, lui dis-je, & dequoi vous allez vous mettre en peine? Le monde à autre chose à faire; que de me le venir demander: & je vous jure que je n'irai pas chercher les gens pour leur en parler. Or mange donc maintenant, mon pauvre Lazare, me dit-il, nous nous verrons bien-tôt à nôtre aise, s'il plaît à Dieu, quoi qu'à te dire ce qui en est, cette maison me porte malheur. Depuis que j'y suis entré tout bien ma manqué: il faut qu'elle soit placée sous quelque mauvaise, étoille: il y a des maisons com-

me

me cela, qui ont mal-encontre avec elles, & qui le donnent à ceux qui y demeurent. Celle-ci est de ce nombre il n'en faut pas douter. Mais je te promets, qu'aprés que ce mois ci sera passé, je n'y demeurerois pas, quoi qu'on m'en voudroit faire present.



CHAPITRE XIV.

Un pié de Beuf bon à plusieurs sausses. La bourse de l'Ecuyer qui n'est bonne à rien.

JE m'assis cependant sur le bout du banc de pierre, & me mis à manger, pour lui faire croire que j'étois encore à jeun. Je voyois, sans en faire semblant, mon familier Ecuyer, qui tenoit les yeux attachez sur mon giron & sur ma basque, qui me servoient de table & de nappe.

Je prie Dieu d'avoir autant de pitié de moi, que j'en eus alors de ce pauvre homme : je ressentois sa peine comme lui même, & mon experience me la rendoit assez sensible. Je ne sçavois, si je devois l'inviter. Comme il m'avoit dit, qu'il avoit diné, j'apprehendois qu'il ne se fit un point d'honneur de me refuser : mais enfin

je

Chap. 14. T. 1.



Lazarille regalle son maitre d'un pied de bœuf quil avoit quêté


Biblioteca
NAPOLI
V. E. III

Je souhaitois sincerement de le tirer de la peine où je le voyois, & de lui faire part de mon bien, comme j'avois fait le jour precedent : aussi-bien avois-je dequoi lui faire meilleure chere, & je n'en avois pas grand besoin pour moi.

Nous fûmes bien-tôt satisfaits l'un & l'autre. Il s'approcha de moi en se promenant, & dès qu'il me vit commencer à manger, il me dit. Lazare, je n'ai jamais vû d'homme au monde qui mange de meilleure grace que toi ; & à te voir faire, il n'y a personne à qui l'apetit ne vienne, quelque dégoûté, ou quelque rassasié qu'il soit. Ma foi, pensai-je en moi-même, avec la faim qui te presse, l'eau te viendroit à la bouche, à bien moins encore.

Mais voyant qu'il s'évertuoit, & qu'il en venoit où je l'avois souhaité je voulus l'aider de mon côté, & je lui dis. Monsieur, la bonne besogne fait le bon ouvrier. Ce pain est admirable, & ce pied de bœuf si bien cuit & si bien assaisonné qu'il seroit envie d'en manger à quiconque le verroit...

mangé pendant tout le jour. Aussi est-il, comme vous le venez de dire, disois-je en moi-même, je n'en doute pas, je te jure.

Il me demanda le pot à l'eau, que je trouvai tout plein, comme je l'avois aporté du ruisseau, & puisqu'il avoit oublié de boire, jugez s'il s'étoit souvenu de manger. Aprés qu'il eût bû, il m'invita à faire de même, ce que je fis, & ainsi nous finîmes nôtre repas.

Nous passâmes huit ou dix jours de cette maniere: c'est à dire, que mon pauvre haire de Maître ne manqua point chaque matin d'aller humer l'air par les ruës, avec cette demarche grave, & ces façons Cavalieres, me laissant le soin de lui procurer ses provisions.

Je faisois souvent réfléxion sur le caprice de ma fortune, qui aprés m'avoir tiré des mains de deux Maîtres avares avec lesquels j'étois si mal nourri, m'en avoit fait rencontrer un, qui bien loin de me donner du pain avoit besoin que je lui en donnasse moi-même.

Je lui voulus pourtant du bien. Je voyois, qu'il ne pouvoit faire autre chose, & je le plaignois, sans lui en sçavoir mauvais gré. Souvent même je me privois de quelque chose, pour pouvoir porter au logis dequoi lui faire manger.

Je fus entierement éclairci de sa misere, un jour s'étant levé tout en chemise, pour aller à ses necessitez au haut de la maison, je fouillai dans son haut-de-chausses, qu'il avoit laissé au chevet, & je n'y trouvai qu'une petite bourse de velours ras toute repliée, dans laquelle il n'y avoit ni argent ni marque qu'il y en eut eu depuis dix ans. Il est pauvre & miserable, disois-je, & personne ne peut donner ce qu'il n'a point.

Il n'en étoit point de même de l'avare Curé, & du vilain Aveugle, qui me faisoient mourir de faim, quoique Dieu leur donnât du bien de reste qui ne coutoit à l'un qu'un *Pax tecum*, & à l'autre un *Dieu vous le rende*. C'étoient ces tigres, que j'avois raison de haïr, mais pour le pauvre Ecuyer, il merite qu'on ait pitié de lui, car

car il ne sçauroit mieux faire qu'il fait.

En verité quand je rencontre encore aujourd'hui de semblables gens avec cet air de qualité, & demarche affectée, j'en suis touché de compassion m'imaginant toûjours qu'ils vivent dans une misere pareille à celle de l'Ecuyer.

Avec cela j'aurois toûjours preferé son service à celui des autres, pour les raisons que je viens de dire. Une chose seulement me déplaisoit en lui; c'étoit sa sotte vanité; j'aurois voulu, qu'il se fut un peu mieux connu, & qu'il n'eut pas fait tant de façons avec tant de pauvreté. Mais c'est un mal sans remede, à l'égard de ces sortes de gens, & il seroit inutile d'entreprendre de les guerir; car quoi qu'ils n'ayent le vaillant d'un Carolus dans leur poche, toutefois leur demarche superbe doit aller son train. Dieu veuille y remedier, autrement ils mourront en ce peché.

CHA-

CHAPITRE XV.

Les extrêmitez où l'Ecuyer & Lazarille furent reduits par un Reglement de Police. Dieu leur envoye une Reale.

CEla ne m'embarrassoit pas fort aussi avec mon Ecuyer ; je vivois assez en repos auprés de lui, tout miserable qu'il étoit. Mais je ne tenois rien encore, & la fortune m'en gardoit bien d'autres, à quoi je ne m'atendois pas. L'année se trouva comme je l'ai dit peu fertile en bled, ce qui donna lieu à un Reglement de Police, par lequel il fut ordonné que tous les pauvres Etrangers eussent à sortir incessamment de la Ville à peine du foüet. Cela fut executé avec tant de rigueur, que les quatre jours suivans, ce n'étoit que bandes de gueux, qu'on mena & foüetta par les carrefours.

J'en fus si fort effrayé que je n'osai plus risquer à demander mon pain. Il falloit

falloit voir l'abstinence où l'on vivoit dans nôtre maison, & le silence que nous y gardions. Nous passâmes trois jours entiers sans manger un morceau ni dire une parole. Bien me prit d'avoir fait connoissance avec quelques pauvres femmes du voisinage qui filoient du cotton à faire des bonnets. Elles me sauverent la vie en cette occasion-là. Leur pouvoir n'étoit pas grand, & le secours que j'en tirai étoit de peu de chose; mais c'étoit toûjours assez, pour m'empêcher de mourir de faim.

J'avois plus de pitié de mon Ecuyer que de moi-même: au Diable le pain qu'il mit sous la dent pendant huit jours; du moins sçai-je bien, qu'il ne se mangea rien chez nous de tout ce tems-là. Je ne sçai, ni dequoi il vivoit, ni où il alloit, ni ce qu'il faisoit; mais si vous l'eussiez vû revenir chaque jour le long de la ruë à midi sonné, le ventre plat, le corps étiré, & allongeant le cou comme un levrier.

Il se plantoit sur la porte, un curedent à la main, quoi qu'il n'y eut rien

rien à curer à ses dents ; mais il falloit en faire la grimace pour son honneur ; & revenant toujours à ses moutons. Il faut bien, disoit-il, que ce soit cette maudite maison, qui nous porte malheur ; j'en suis toujours persuadé de plus en plus. Considerez, ajoûtoit-il, en se tournant, comme elle est lugubre, triste & obscure. Il ne faut s'attendre à rien de bon, tant que nous y serons. Il me tarde bien que le mois ne soit achevé pour en sortir.

Nous vivions en cette misere, persecutez de la famine lors qu'un jour je ne sçai par quelle machine, il tomba une Reale au pouvoir de mon Maître. Il vint au logis, aussi content, que s'il eut eu le Tresor de Venise : Il me la donna tout transporté de joye, & me dit. Tien, Lazare, Dieu commence à ouvrir sa main. Va-t'en au marché, achete du pain du vin, & de la viande : il faut aujourd'hui crever un œil au Diable. Et afin que ta joye soit entiere, sçache, que j'ai loüé une autre maison, & que nous ne serons plus dans ce logis de mauvaise augure, que le reste de ce mois-

mois-ci. Que maudit soit le gîte (continua-t-il, sans me donner loisir de lui répondre) & celui qui y a mis la premiere pierre ; c'est bien mon malheur que j'y ai mis le pied. Par la morbleu, dequis que j'y demeure, il n'est entré dans mon coprs, ni vin, ni viande, & je n'ai pas eu un moment de repos. Aussi je crois qu'on auroit peine d'en trouver une plus mal percée, plus obscure, & plus triste. Vas, & reviens vîte, nous allons dîner aujourd'hui, comme de petits Rois.

Je pris ma Reale & ma cruche, & j'enfilai la ruë, tirant vers le Marché avec la joye que vous pouvez vous imaginer, mais cela ne me dura gueres comme vous allez voir ; car ma fortune ne me permit aucune joye sans y joindre quelque facherie.

Pendant donc que je marchois par la ruë, remerciant Dieu du secours qu'il nous avoit envoyé, & comptant par mes doigts, à quoi je pourrois employer mon argent, je vis paroître un mort, qu'on portoit en terre accompagné de plusieurs Prêtres & d'un grand convoi d'hommes. Je me ran-

dre l'entrée.

Il en fut d'abord un peu ému, croyant que ce fut autre chose, & me dit : qu'est-ce qu'il y a Garçon ? Pourquoi cris tu ? Qu'as-tu ? Et pourquoi fermes-tu la porte si precipitamment & d'une telle furie ? Oh ! Monsieur lui dis-je, accourez ici promptement car on nous aporte ceans un mort. Comment un mort ? me repondit-il. Je l'ai rencontré la haut dans la ruë, lui dis-je, & sa femme venoit, disant: ô Dieu ! où est-ce qu'on te porte mon pauvre mari ; on t'entraine dans la maison triste & malheureuse, dans la maison lugubre & obscure, dans la maison où on ne boit ni mange ! on nous l'apporte droit ici, Monsieur.

Mon Maître ayant compris mes pauvres raisons, s'éclata si fort de rire, qu'il fut long-tems sans pouvoir parler. Cependant j'avois verouillé la porte & m'étois adossé en contre pour plus grande sûreté. Le convoi & le trépassé passerent, & neanmoins je ne pouvois m'imaginer autre chose, sinon qu'on avoit toûjours envie de le porter chez nous. Mais enfin

après que mon Maître fut plus soû de rire que de manger, il me dit. Il est bien vrai, Lazare, que sur ce que dit la Veuve en allant, tu as eu raison de penser ce que tu as pensé; mais puisque Dieu en a autrement disposé & qu'ils passent outre, ouvre, & vas chercher à dîner. Monsieur, lui dis-je, au nom de Dieu, laissez les achever de passer la ruë.

A la fin, mon Maître voyant mon obstination, vint lui-même à la porde devant, & l'ouvrit malgré moi, car il falut qu'il me forçât, tant j'étois ému par la crainte. Je sortis aprés cela & repris mon chemin du marché, j'achetai du pain, du vin & de la viande cuite, & me rendis au plus vîte prés de l'Ecuyer. Nôtre repos étoit magnifique & nous fûmes les plus contens du monde.



CHA-

CHAPITRE XVI.

Les raisons qui avoient fait aller l'Ecuyer à Tolede. Il entretient Lazarille de ses biens & de ses talens, qui ne lui servoient de rien.

JE fus ainsi quelques jours avec l'Ecuyer mon troisiéme Maître desirant toûjours de sçavoir ce qui l'avoit fait venir à Tolede, ayant reconnu dés le premier jour que j'étois avec lui, qu'il étoit Etranger, par le peu de connoissances qu'il y avoit. Ma curiosité fut enfin satisfaite. Un jour se trouvant plus content qu'à l'ordinaire, parce que nous avions eu raisonnablement de quoi dîner, il me raconta toutes ses affaires.

Il me dit qu'il étoit de Castille la Vieille ; & qu'il n'avoit quitté son

païs, que pour n'être pas obligé d'ô-
ter le chapeau à un homme de qua-
lité de son voisinage. Mais, Monsieur,
lui dis-je, s'étoit au dessus de vous par
sa naissance & par ses richesses, com-
me vous l'avoüez, il me semble, que
vous pouviez le saluër le premier, sans
vous faire tort, puis que de son côté
il ne manquoit pas de civilité. Tout
cela est vrai, me dit-il. Il étoit plus
puissant que moi, il me rendoit le sa-
lut; mais enfin, il devoit commencer
une fois, & me forcer à me laisser
saluër le premier, en me prenant la
main, lors qu'il voyoit que je la por-
tois au chapeau.

Pour moi, Monsieur, dis-je il me
semble que je n'y aurois pas regardé
de si prés.

Oüi toi, interrompit-il, qui es jeu-
ne encore, & qui n est pas capable de
ces sentimens d'honneur, qui sont au-
jourd'hui toute la richesse des gens qui
en font profession. Mais aprens que
tout simple Ecuryer que je suis, si j'a-
vois rencontré un Prince par la ruë,
& qu'il ne m'eût pas bien ôté le cha-
peau, je dis bien ôté, je sçaurois,
mor-

morbleu, fort bien à la premiere rencontre entrer dans une maison, feignant d'y avoir à faire, où détourner par un autre ruë, avant qu'il s'approchât de moi pour n'être pas obligé de le saluër. Vois-tu, continuoit-il, Dieu & le Roi exceptez, un Gentilhomme ne doit rien à personne; & il n'est pas juste qu'il déborde d'un seul point de son droit, tant qu'il n'a rien à se reprocher d'ailleurs.

Il me souvient, poursuivoit-il, qu'un jour je fis confusion à un Officier de chez nous, & faillis à le battre, parce qu'en me rencontrant, il me salua, d'un Dieu vous garde, Monsieur. Apprenez à parler, Monsieur le coquin, lui dis-je vous croyez donc d'avoir à faire à quelque ruistre comme vous, avec vôtre Dieu vous garde. Il ne se le fit plus dire aprés cela; & de si loin qu'il me voyoit, il ne manquoit pas de mettre le chapeau bas, & de parler comme il devoit.

Je ne pûs m'empêcher de lui dire, en l'interrompant: comment, Monsieur, est ce que de dire, Dieu vous garde, à un homme, c'est lui faire tort?

tort? Que tu es sot, garçon, me répondit-il. Cela est bon à de petites gens; mais à une personne de ma qualité, on ne me doit pas moins donner que du trés-humble Serviteur, ou de Serviteur tout court, si celui qui me parle est Gentilhomme comme moi. Et tu peux voir par là si c'étoit à tort que je ne pouvois m'accommoder de la maniere d'agir de ce Noble de chez nous, dont je t'ai parlé, qui pour t'avoüer tout, me venoit aussi sangler d'un Dieu vous garde en toutes les rencontres. Non, morbleu, je ne souffrirai jamais au monde, qu'autre que le Roi me traitte de Dieu vous garde, y mit on un Monseigneur au bout pour l'adoucir.

Où suis je donc tombé, dis-je, à part moi, & quel secours dois je esperer d'un homme, qui trouve mauvais qu'on prie Dieu qu'il l'assiste lui-même.

Je ne suis pas vrayement si miserable, continuoit cependant l'Ecuyer que je ne possède chez nous en pleine proprieté, à seize lieuës seulement des beaux Coteaux des Valladolid, une

grande

grande place à bâtir des maisons, qui pourroient valoir deux cens mille Maravedis & davantage même, selon la depense qu'on y voudroit faire. J'ai un Colombier qui est ruiné presentement à la verité, mais à le faire rebâtir, ce seroit une rente de deux cens pigeons. Je ne parle pas de cent autres choses de cette importance, que j'ai abandonnées pour ne mettre pas mon honneur en compromis.

Je m'étois retiré en cette Ville, croyant d'y trouver quelque bon établissement; mais les choses ne m'ont pas reüssi, comme je l'avois esperé. J'y trouve des Ecclesiastiques, avec lesquels je pourois prendre parti; mais ce sont des gens, avec qui on a son pain taillé, & qui ne feroient pas un avantage à un honnête homme, quand tout le monde s'en mêleroit. Il y a des Marquis qui me souhaiteroient; mais il faut se mettre à tout avec ces Messieurs-là; & si vous marchandez, Dieu vous benisse, ils vous donnent congé, sans argent; & il faut se contenter le plus souvent de ce qu'on en a pû tirer avec les dents.

Tout

Tout au plus, lors que le remords de conscience les prend, pour recompense de vos services, ils vous jettent à la tête quelque vieux habit, & croyent avec cela que vous leur en devez le reste.

Mais quand on a le bonheur d'entrer au service de quelque grand Seigneur, on se tire de misère; je ne sçai à quoi en attribuër la faute, si c'est mon infortune, ou bien si c'est que je ne leur suis pas propre.

Il est bien sûr pourtant, que si je trouvois quelqu'un qui me voulût prendre à son service, je me metterois bien-tôt dans ses bonnes graces, & je le servirois à sa fantaisie. Je sçaurois lui mentir tout aussi bien qu'un autre, & me rendre agréable par tous les moyens qui sont aujourd'hui en usage. J'applaudirois indifferemment à toutes ses actions bonnes ou mauvaises, je ne lui dirois jamais rien de facheux, quelque avantage qui pût lui revenir d'un bon avis. Je m'attacherois à ses interêts, tant que les choses se passeroient sous ses yeux; mais je ne me tuerois pas de bien faire

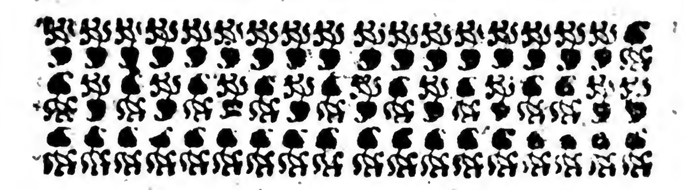
faire lors qu'il m'auroit perdu de vuë. Je lui témoignerois mon zéle aux dépens des Domeſtiques, que je gronderois toutes les fois que je ſerois à portée, pour être entendu de lui. Je ſçaurois donner adroitement le coup d'éguillon à ceux, contre qui je le verrois en colere, & faiſant ſemblant de les excuſer. Je dirois [illegible] bien de ceux qui auroient ſont approbation & je raillerois impitoyablement ceux qui lui déplairoient.

Je tiendrois regître exact des actions de tout le monde, pour pouvoir l'en entretenir. Enfin, je ſçaurois bien mettre en uſage toutes ces belles manieres, qui ſont ſi fort du goût des grands Seigneurs d'aujourd'hui. Car je ſçai vrayement, qu'ils ne ſe piquent pas d'avoir auprés d'eux d'honnêtes gens ; au contraire ils les ont en averſion, les mépriſent, & les tiennent pour des bouches inutiles, gens qui n'entendent pas le monde, & dont l'entretien les fait bailler, au lieu de les divertir. Ce ſont à-peu-prés les ma-

maximes des Courtisans du tems, & comme tu vois, j'en sçai ce qu'il en faut sçavoir: mais je ne suis pas assez heureux, pour avoir une occasion de me produire.



CHA-



CHAPITRE XVII.

Comment l'Ecuyer fut interrompu. Inventaire de ses meubles. Il quitte Lazarille.

MOn pauvre Ecuyer étoit en si bon train, & il s'étendoit avec tant de plaisir sur cette matiere, qu'il n'auroit cessé de parler de long-tems; s'il n'eut été interrompu par un homme & une veille femme. qui entrerent de compagnie? Le premier pour lui demander le loyer de la maison, & l'autre le loüage du lit.

Ils compterent ensemble; & il se trouva, qu'il leur devoit pour deux mois, plus qu'il n'auroit pû amasser dans un an; c'est-à-dire, douze à treize Reales.

Il leur donna de fort bonnes paroles, les assura qu'il alloit sortir, pour changer une double Pistole, & qu'ils n'avoient qu'à revenir sur le soir, pour toucher leur argent.

Il sortit à la verité ; mais il ne revint plus. Ses Creanciers ne manquerent pas de se rendre chez nous à l'heure arrêtée ; mais ils furent obligez de remettre la partie au lendemain, parce qu'il étoit fort tard, & qu'ils ne le trouverent point. Je n'osai pas coucher seul au logis : J'allai chez nos Voisines : je leur contai ce qui se passoit : & je couchai chez elles.

Le matin les Creanciers revinrent à la charge demanderent aux Voisines des nouvelles de l'Ecuyer : mais les oiseaux étoient denichez. Les bonnes Femmes leur dirent. Voici son Valet, & la clé de la porte, c'est tout ce que nous sçavons.

Ils me demanderent ce qu'étoit devenu mon Maître, je leur répondis que je n'en sçavois rien, & qu'il n'avoit plus paru, depuis qu'il étoit sorti pour aller changer la double Pistole, que j'apprehendois fort qu'il n'eut emporté

porté la monoye de la piece, & ne nous eut tous plantez-là.

Les creanciers ayant compris ce que je leur venois de dire, vont prendre un Officier du Justice & un Greffier, reviennent tous quatre ensemble, m'appellent, prennent la cléf, font venir des témoins, ouvrent la porte, & entrent pour saisir des effets de mon Maître, autant qu'il en faudroit, pour payer ce qu'il leur devoit. Ils parcourent toute la maison, & ils la trouvent aussi vuide que je l'ai déja dit. Ils me demanderent, qu'étoient donc devenus les meubles, les coffres, les tapissieries, & la batterie de cuisine. Je ne sçai ce que vous demandez, leur répondis-je.

Assurement, dirent les Crianciers, on a tout enlevé cette nuit Saisissez vous du Valet, Monsieur l'Officier, il faut qu'il nous donne des nouvelles de l'endroit ou les meubles ont été portez.

L'Officier vint à moi, & me prenant par le collet de mon jupon, me dit pour m'effrayer, que si je ne découvrois tout; il m'alloit faire jet-

ter dans une basse fosse.

Je ne m'étois jamais trouvé en pareilles nôces. J'avois été souvent pris par le collet ; mais à petit bruit, & d'une maniere moins brusque : sçavoir, en conduisant l'Aveugle afin de lui montrer le chemin qu'il ne voyoit pas. La peur me prit & je promis, en pleurant, de dire tout ce qu'ils voudroient.

Voila qui est bien, me dit l'Officier en se radoucissant ; reponds donc à tout, & n'aye point de peur.

Le Greffier s'assit sur le banc de pierre, pour écrire son Inventaire ; & me demanda, en quoi consistoient les biens de l'Ecuyer.

Monsieur, lui dis-je, mon Maître, à ce qu'il m'en a dit lui-même a une fort belle place, propre à bâtir des maisons. Il a outre cela un Colombier ; il est vrai qu'il est à present ruiné.

Bon dirent ces Creanciers, pour peu que cela puisse valoir, il y en aura toûjours assez pour nous payer : mais en quel endroit de la Ville se trouvent donc la place & le Colombier ? me demanda le Greffier.

C'est

C'eſt en ſon Païs, & non pas en cette Ville; répondis je. Par ma foi nous voilà bien, dirent-ils tous enſemble. Et de quel Païs eſt-il donc? continua le Greffier.

Il m'a dit qu'il étoit de Caſtille la vieille, repliquai-je. L'Officier & le Greffier s'éclatterent de rire à cette derniere réponſe, & dirent à ceux qui les avoient apellez. Il n'en faut pas ſçavoir davantage, & en voilà aſſez pour vous payer, quelque grande que ſoit la ſomme qui vous eſt duë.

Voyez-vous, Meſſieurs, leur dirent les Voiſines, qui avoient toûjours été preſentes, vous parlez à un pauvre innocent qui n'eſt avec l'Ecuyer que depuis peu de jours, & qui ne ſçait non plus ſes affaires que vous. Helas! le pauvre enfant eſt tous les jours chez nous; nous lui faiſons toute la charité, que nous pouvons, & nous l'avons empêché juſqu'ici de mourir de faim.

Comme on eut reconnu mon innocence on ne me demanda plus rien. L'homme & la Vieille n'en furent pas quittes à ſi bon marché. Il fut queſtion de ſçavoir qui payeroit les fraix.

Il y eut grand bruit sur cela. L'Officier de Justice & le Greffier demanderent leurs vacations.

Les Creanciers prétendoient, que puisqu'il n'y avoit rien dans la maison, & qu'il n'y avoit point de saisie à faire, il n'y avoit point aussi de vacations à payer. Les Officiers avançoient qu'ils avoient abandonné des affaires, où il y avoit beaucoup à gagner, pour venir à celle-ci sur leur parole.

Enfin aprés avoir crié & bien tempêté de part & d'autre, pour conclusion l'Officier & le Greffier chargerent de la vieille couverture qui appartenoit à la vieille Femme un Sergent, qui vient passer fort à propos devant cette maison.

Quoique la charge fut assez legere, il ne fut pas seul à la porter les Officiers & les Creanciers se mirent à le tirailler chacun par un bout, joüant à qui l'auroit ; & les plus foibles se laissant entraîner aux plus forts, ils allerent je ne sçai où, vuider leur different. Je ne vous dirai pas, Messieurs, ce qui en arriva ; mais je jurerois bien que la couverture paya pour tous, car

car elle n'étoit pas dans un état à pouvoir resister long-tems à leurs secousses.

C'est ainsi que mon troisiéme Maître m'abandonna, & que par un destin assez bizarre, il m'arriva, ce qui ne peut-être jamais arrivé à d'autre qu'à moi. Car on voit bien tous les jours dans le monde des Valets qui quittent leurs Maîtres; mais rarement des Maîtres qui quittent leurs Valets.



CHA-

CHAPITRE XVIII.

Lazarille passe au service d'un Moine de la Mercy, & ensuite à celui d'un porteur de fausses Bulles.

IL me fallut chercher un quatriéme Maître. Les bonnes Voisines m'adresserent à un Moine de la Merci dout elles se disoient Parentes. C'étoit un grand ennemi du Chœur, & de la Table de Communauté, qui n'aimoit que le grand monde & les visites, & qui battoit si bien le pavé, du matin jusqu'au soir, que je suis assuré qu'il usoit plus de souliers lui seul que tous les Moines de son Convent ensemble.

Je reçûs de lui les premiers souliers que j'ai mis en ma vie ; mais obligé comme j'étois de le suivre, je n'en eus pas

pas pour huit jours N'ayant pas d'ailleurs la force de suporter cette fatigue, & ne pouvant m'accommoder de certaines sottises, que je passerai sous silence, je trouvai bon de le quitter.

Ma fortune me fit rencontrer un cinquiéme Maître, porteur de fausses Bulles, franc scelerat, s'il en fut jamais, & l'homme du monde le plus propre à faire marchandise des choses les plus saintes, & à trouver des inventions pour la debiter.

Quand il arrivoit dans un Village, pour debiter ses Bulles, il rendoit sa premiere visite au Curé, ou à ses Vicaires, pour les mettre dans ses interêts par quelques petits presens, comme de Citrons, Oranges, Melons, Pêches, ou de quelque autre Fruit selon la saison, de peu de valeur Il les gagnoit par ce moyen, afin qu'il favorisassent son affaire en convoquant les Paroissiens pour prendre ses Bulles.

Avant que de les aborder, il sçavoit déja ce qu'ils tenoient. Si c'étoient d'habiles gens, il n'avoit garde

de de leur parler Latin, il se contentoit de leur faire ses complimens en Espagnol : s'il rencontroit des ignorans ou de ceux qui sont ordonnez plûtôt pour leurs biens que pour leur capacité : Il faisoit l'Aristote avec un grand Galimatias qui ne signifioit rien & qui ne finissoit point.

Quand il ne pouvoit pas debiter ses Bulles par des bonnes voyes, il en prenoit de méchantes sans scrupule : & s'il ne pouvoit pas persuader ce qu'il vouloit, les artifices ne lui manquoient point. Je n'acheverois jamais, Messieurs, si je m'amusois à inserer ici tous les stratagemes, que je lui vis mettre en usage, pendant que je fus avec lui. Je ne veux en raconter qu'un seul, qui vous faira voir sa mechanceté, son peu de Religion, & sa fourberie.

Il y avoit deux ou trois jours qu'il prêchoit pour ses Bulles dans un lieu du Diocese de Tolede. Mais quoi qu'il n'oubliât rien à son ordinaire pour les faire valoir, personne ne venoit à lui pour en prendre, & il n'y avoit pas apparence qu'on remuât. Il en étoit au desespoir, & se donnoit au Diable,

qui

qui lui inspira sans doute ; le damnable stratageme dont il se servit.

Il fit donc sçavoir au Peuple, qu'il étoit sur le point de se retirer, & qu'il prendroit congé le lendemain, aprés avoir fait la derniere publication de sa Bulle.

Il avoit avec lui un Officier de Justice, pour le soutenir, avec lequel il se mit à joüer aprés le soupé. Ils feignirent une contestation sur quelque coup, & ils en vinrent à de grosses paroles.

Mon Maître apelle l'Officier Larron, & celui-ci l'apella Faussaire. Le premier se saisit d'une demi pique, qu'il trouva sous sa main, & l'autre mit la main à l'épée.

Aux cris que nous fimes, les Hôtes & les Voisins accoururent, & se mirent au milieu d'eux, qui firent en aparence tout ce qu'ils pûrent, pour se rejoindre, & pour s'entretuër.

Mais le monde, qui arrivoit en foule, attiré par le grand bruit, qui se faisoit, leur en ôtant tout moyen, ils se mirent de nouveau sur les injures & l'Officier ne manqua pas d'appeller vingt fois mon Maître faussaire,

& de

& de lui reprocher, qu'il avoit fabriqué lui-même les Bulles qu'il débitoit.

Comme l'on vit qu'il n'y avoit pas moyen de les mettre d'accord; on emmena l'Officier dans une autre maison, & le porteur de Bulles demeura dans l'Hôtellerie, avec toutes les marques d'un homme fort irrité. Les Hôtes & les Voisins firent encore tous leurs efforts pour l'appaiser; mais ils n'y gagnerent rien; & le sommeil les pressant, ils lui donnerent le bon soir, se retirerent, & nous nous couchâmes.

Le lendemain matin mon Maître se rendit à l'Eglise, fit sonner la Messe & le Sermon pour distribuer sa Bulle au peuple qui s'y assembla en foule.

Ceux qui avoient été témoins du debat du jour précedent, ne manquerent pas de publier ce qu'ils avoient oüi dire à l'Officier; & en un moment il n'y avoit personne qui ne sçût ce qu'il y avoit à soupçonner de la Bulle.

A entendre murmurer les Villageois, je crus nos affaires perduës en ce lieu-là, & j'aurois volontiers dit à mon Maître ce que j'en pensois si je l'eusse osé.

Le Commissaire mon Maître étant monté au Pulpître commença à animer par sa prédication les assistans à prendre sa Bulle, & à les exhorter de ne point ajoûter foi aux médisances qu'on en faisoit, & de ne point mépriser un si grand bien & Indulgence.

Etant au milieu de son Sermon, l'Officier entra dans l'Eglise par la grande porte, il fit d'abord son Oraison, ensuite dequoi il se leva & commença à dire d'une voix haute & posée. Messieurs, faites je vous prie, reflexion à ce que j'ai à vous dire par ce petit, mais important discours, aprés quoi je vous laisse la liberté de juger de la fausseté ou de la verité de ce que le Commissaire vous a voulu persuader.

Je me suis laissé seduire par ce Faussaire qui vous prêche, lequel ayant profité de ma foiblesse, a sçû

m'engager afin que je le favorisasse en cette affaire, dont nous devions partir le gain ; mais ayant reconnu le tort que je ferois à ma conscience, & à vos biens, & me repentant d'ailleurs du fait ; je vous déclare ouvertement que les Bulles qu'il Prêche sont très-fausses, que c'est lui seul qui en est l'Auteur, & afin que vous ne le croyez, ni en preniez, je proteste devant Dieu & toute l'assemblée que je ne m'en mêle plus directement ni indirectement ; & que je le quitte dés à present lui & son faux commerce, vous prenant, Messieurs, tous & chacun en particulier en témoins, afin que si par la suite il vint à être arrêté & châtié, je puisse me justifier de l'avoir quitté, & de vous avoir averti de ses fourberies, & de sa méchanceté.

Ayant ainsi fini son discours, quelques gens de bien qui se trouvoient prés de lui, voulurent se lever & mettre le Sergeant dehors, afin d'éviter le scandale ; mais mon Maître les en empêcha, & commanda que sur peine d'excommunication ils ne le trou-

blassent

blassent en aucune maniere ; mais lui permissent de dire tout ce qu'il voudroit, & pretassent le silence.

Comme il vint à se taire, mon Maître lui dit, que s'il en vouloit dire davantage, qu'il le dit. Le Sergeant lui répondit ; j'ai bien autre chose à vous dire touchant vos fourberies ; mais cela suffit pour le present.

Sur quoi le Commissaire s'étant mis à genoux devant le Pulpître, joignit ses mains, & regardant le Ciel, il dit. Seigneur Dieu à qui rien n'est caché dans ce monde, & qui sçavez tout ce qui se passe ; à qui rien n'est impossible, & qui pouvez tout ; Vous sçavez la verité, & vous connoissez combien injustement on me blâme. Je lui pardonne, Seigneur, du fond de mon ame l'injustice qu'il me fait, afin que vous me pardonniez de même, & afin que vous ne fassiez aucune reflexion à celui qui ne sçait ce qu'il fait ou ce qu'il dit. Mais quant à l'injure qu'il vous fait. Je vous prie, Seigneur, de ne point dissimuler davantage, afin que ceux qui avoient dessein de pren-

dre cette sainte Bulle, puissent être dissuadez des faussetez de ce Calomniateur, & ajoûtant foi à la verité de mes paroles. Je vous supplie donc de faire ensorte que par un prompt Miracle le monde soit convaincu de la verité ; & que si ce que vient de debiter ce miserable soit veritable, & que j'y aye la moindre malice ou fausseté ; que ce Pulpître fonde sous moi, & s'abime sept toises sous terre, d'où jamais je ne paroisse.

Ou si ce que je dis contient la verité, & que cet instigué du Diable (afin d'empécher & priver les Auditeurs d'un si grand bien) mente il soit châtié, & que sa malice soit connuë de tous.

A peine mon devot Maître eut-il achevé son discours, que le fourbe d'Officier fut culbuté. Il tomba à la renverse, & donna un tel coup sur le pavé, que j'aurois crû qu'il s'étoit cassé la tête. Il se mit aussi tôt à hurler, & à se debattre des pieds & des mains, avec des grincemens & des contorsions horribles.

Les assistans en furent tellement épou-

épouventez que leurs cris & le bruit qu'ils menoient empêcha de se pouvoir entendre les uns les autres. Les uns touchez de compassion disoient. Dieu veüille le secourir, Dieu le délivre. Les autres moins misericordieux, dirent, il est bien châtié, & sa calomnie merite une telle recompense.

Les plus hardis d'entr'eux se jetterent sur lui. Les uns lui saisirent les mains, & les autres les jambes. Jamais méchante mule ne desserra coups de pieds avec plus de roideur que le malicieux Officier. Ils étoient plus de quinze hommes sur lui, sans pouvoir en être le maître, & s'il s'oublioient jusqu'à lui laisser une main ou un pied libre, ce n'étoit pas impunément; & les ruades & les coups de poing recommençoient de plus belle.

Pendant tout ceci le Sieur mon Maître resta à genoux devant le Pulpître les mains jointes & les yeux élevez au Ciel. & étoit tellement transporté en la Divine Essence, que les pleurs, ni les cris & le bruit que l'on

fit dans l'Eglise ne pouvoient détourner de sa divine contemplation.

Quelques braves gens s'approcherent de lui, & l'ayant reveillé à force de crier, ils le prient de vouloir assister ce pauvre malheureux, qui se mouroit; & de n'avoir aucun égard au passé ni à ses calomnies, puisqu'il en avoit souffert une juste punition. Mais que s'il pouvoit quelque chose pour le delivrer du peril & du mal qu'il enduroit: il le fit pour l'amour de Dieu, d'autant plus qu'il connoissoient évidemment la faute du coupable, & sa verité & bonté. Vû le prompt châtiment de Dieu.

Le Sieur Commissaire comme qui se reveille d'un doux somme, les regarda, de même que le malheureux Officier & ceux qui étoient autour de lui; puis leur dit fort humblement, Messieurs, ne vous amusez pas à interceder pour un homme en qui Dieu s'est bien voulu vanger aussi évidemment. Mais puisque le même Dieu nous commande d'ailleurs de ne point rendre le mal pour le mal, nous le pourons sup-

supplier avec confiance, qu'il accomplisse ce qu'il nous commande, Sa Majesté pardonnant à celui qui l'a offensée, en voulant mettre obstacle à sa sainte Foi. Allons tous l'en supplier.

Etant descendus du Pulpître, il leur recommanda de prier trés-devotement. Nôtre Seigneur de vouloir pardonner ce Pécheur; & de lui rendre sa santé & son bon sens, chassant le Diable hors de lui, si Sa Majesté Divine avoit permise l'entrée dans son corps pour ses grands pechez.

Ils se jetterent tous à genoux & commencerent à chanter avec les Prêtres devant l'Autel d'une voix basse les Litanies, pendant qu'avec la Croix & l'Eau benite le Sieur mon Maître alla vers le Sergeant, sur lequel, aprés avoir chanté, les mains & les yeux levées au Ciel; il commença une Oraison autant longue que devote, (par laquelle il excita les pleurs des assistans ainsi qu'il arrive ordinairement aux Sermons de la Passion faits par quelque habi-

le

causa tant d'empressement parmi les assistans à prendre la Bulle qu'il n'y eût presque ame vivante dans tout le Bourg, Mari & Femme, Fils & Filles, Valets & Servantes, chacun en vouloit avoir. Il n'y eut qu'un petit nombre des plus huppez Villageois qui comprirent le mystere, qui s'en passerent.

La nouvelle du prétendu Miracle se répandit bien-tôt par les Villages circonvoisins, de sorte que quand nous y arrivâmes il n'étoit besoin d'y faire Sermon n'y d'aller à l'Eglise, d'autant qu'on en venoit prendre en si grande quantité dans la maison, comme si ç'avoit été des Poires que l'on eût donné *gratis*.

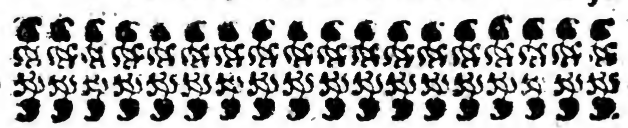
Je vous avoue, Messieurs, que lorsqu'il joua le tour, j'y fus pris comme beaucoup d'autres, mais les railleries que je lui en entendis faire depuis avec l Officier, m'éclaircirent de tout, & je reconnus parfaitement la méchanceté du Porteur de fausses Bulles.

Je l'eus en horreur depuis cela, &

& je ne fus pas long-tems sans le quitter, aprés l'avoir servir environ six mois, non sans beaucoup de fatigues.



CHA-



CHAPITRE XIX.

Lazarille Valet de Pientre, Marchand d'Eau, Record, & enfin Crieur Public.

JE me mis ensuite avec un Peintre grossier, pour broyer les couleurs mais je me lassai bien-tôt de faire ce métier ; & comme je me voyois déja grand, je songeois à chercher quelque emploi, qui me fut plus propre & plus utile ; lorsqu'un jour entrant dans la grande Eglise, un Chapelain m'envisagea, & me trouvant à son gré, il me prit en son service & me donna en charge un âne, quatre barriques, & un foüet, avec quoi je me mis à vendre de l'eau par la Ville.

Ce fut là le premier pas que je fis vers le bon tems : nous avions reglé nos affaires de cette maniere. Je donnois

nois trente Maravedis par jour au Chapelain ; le Samedi je travaillois pour moi, & j'avois outre cela tout ce que j'avois pû gagner dans la semaine, par-dessus les trente Maravedis par jour.

Je menagai si bien mon fait, qu'au bout de quatre ans je me trouvai en état d'acheter, chez les Frippiers, un vieux habit bien propre, & une épée à garde antique du tems de Roland.

Me voyant si brave, je remis à mon Maître, l'âne & tout l'attirail, lui faisant connoître que je n'étois pas homme à m'amuser plus long-tems à cette geuserie, & je pris congé de lui.

Ayant quitté le Chapelain, je pris parti avec un Officier de Justice pour lui servir de Record, mais je ne m'arrêtai pas long-tems avec lui. Je n'eus pas le cœur au métier, depuis une nuit que quelques Breteurs refugiez de peur de la Justice, sortant des lieux qui leur servoient d'azille pendant le jour, nous donnerent la chasse à grands coups de bâton & de pierres. Mon Maître qui fut assez

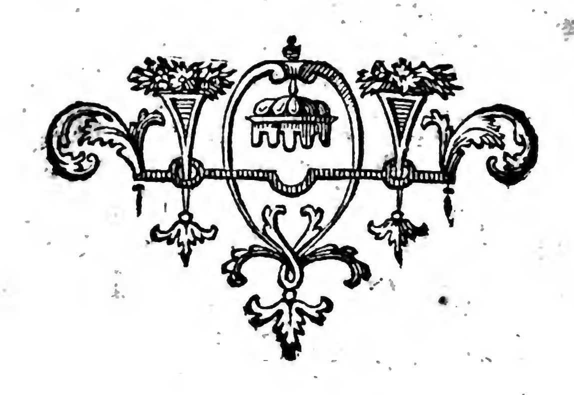
assez sot pour les attendre, en fût maltraité ; mais pour moi je leur fis connoître que j'avois des jambes, & que je sçavois bien m'en servir.

Je pris congé de l'Officier peu de tems aprés, & ne pensai plus qu'à trouver quelque emploi, où je pûsse vivre en repos, & mettre quelque chose à couvert pour ma vieillesse. Le bon Dieu m'a assisté & m'a fait choisir un métier où je trouve fort bien mon compte.

Graces à mes amis & à quelques personnes de qualité, j'ai un Office Royal, aprés lequel j'avoïs couru long-tems, parce que je voyois, qu'il n'y avoit du bien que pour ceux qui en avoient de pareils.

Je l'exerce aujourd'hui à vôtre service, Messieurs, l'Office consiste à mettre en vente par les carrefours, le Vin qui se debite en cette Ville; demander des nouvelles des choses égarées, faire les encents & criées, accompagner ceux que la Justice a condamnez, & faire sçavoir au peuple leur bonnes qualitez : En un mot, je suis Crieur public.

Cet emploi m'a si bien reüssi, & je m'y suis trouvé si propre qu'il n'y a plus à travailler que pour moi. Si quelqu'un á du vin à vendre; s'il s'est égaré quelque chose; ou s'il arrive quoique ce soit, ou un Crieur soit necessaire, on ne s'adresse plus qu'à Lazarille de Tormes; & l'on ne croiroit pas d'y reüssir; si un autre que lui s'en mêloit.



CHA-

CHAPITRE XX.

Lazarille se Marie avec la Servante d'un Corregidor & devient Mari trés-commode.

J'Ai l'honneur d'être employé par Monsieur le Corregidor, mon Patron, & vôtre bon ami & Serviteur: Vous sçavez, Messieurs, que c'est un vieux Garçon, qui n'a jamais voulu se marier, je lui crie ses vins depuis quelque tems; & m'ayant trouvé homme de bien & bon ménager, il m'a marié avec sa servante.

J'ai consideré qu'il ne me pouvoit revenir que du bien d'un parti comme celui-là, je l'ai laissé faire, je me suis marié, & je ne m'en repens pas.

La Femme, qu'il m'a donnée, est une bonne ménagere; & Monsieur le Corregidor m'assista, & me protegea

à sa consideration. Il lui fait present tous les ans, à diverses fois de la valeur d'une charges de bled ; la Viande ne manque pas à Pâques, & de tems en tems le couple de petits Pains. Je profite de ses vieux habits, & il nous a loüé une petite maison joignant la sienne. Nous dînons chez lui presque tous les Fêtes & Dimanches.

Mais les mauvaises langues qui ne manquent jamais, ne nous veulent pas laisser vivre en repos, & disent ce qui leur plaît, sur ce que ma Femme va faire sa chambre, & lui aprête à manger. Mais Dieu benisse les causeurs, & leur fasse connoître le tort qu'ils ont de médire des gens d'honneur. De mon côté je sçai bien, quoiqu'ils veulent dire, que ma femme sçait ce que c'est, que de s'amuser à ces sottises, qu'ils entendent.

Cependant ce qu'il y à de vrai, c'est que Monsieur le Corregidor m'a promis bien des petites choses, que je crois, qu'il me tiendra ; & pour me mettre l'esprit tout à fait en repos, il me souvient qu'un jour il me parla fort à cœur ouvert, devant ma femme même.

Lazare

Lazare de Tormes mon ami, me dit-il, qui voudra s'arrêter aux mauvaises langues, faira toûjours mal ses affaires. Je te dis cela, parceque peut-être te voudra-t-on faire trouver mauvais que ta Femme pratique si familierement chez moi; mais mocques toi de tout ce qu'on te pourroit dire, & sois assuré, que je vis avec elle en tout bien & en tout honneur. Aprés tout, ce ne seroit pas les causeurs qui te donneront du pain, lorsqu'il t'en manquera

Je vous ai Monsieur toutes les obligations du monde, lui dis-je il est bien vrai que certaines gens me sont venus dire quelque chose, qui peut aller là; & m'ont même assuré plus de trois fois, puisqu'il faut vous dire franchement ce qui en est, qu'avant mon mariage, ma Femme que voila, avoit eu trois Enfans de vous.

Je n'eus pas lâché la parole, que ma Femme se prit à faire des sermens si horribles, que j'avois peur que la maison n'abîmât. Puis elle se mit a pleurer a chaudes larmes, donnant milles malediɛ̃tions à ceux qui s'étoient mêlez de son mariage.

J'aurois voulu être mort, & que les paroles, que je venois de dire, ne fussent jamais sortis de ma bouche. Mais nous fimes tant, Monsieur le Corregidor & moi, & nous lui dîmes tant de choses, que nous l'obligeâmes à finir ses lamentations.

Je lui promis sur mon honneur de ne lui faire de ma vie de pareille reproche; & je l'assurai qu'elle pouvoit entrer à toutes les heures du jour & de la nuit chez le Corregidor, & y faire tout ce que bon lui sembleroit sans craindre que j'y trouvasse à redire; qu'au contraire elle me feroit le plus grand plaisir du monde, d'en user avec toute sorte de liberté, puisque j'étois assuré qu'elle étoit la plus honnête Femme de Tolede.

Avec cela, nous demeurâmes tous trois d'accord & amis comme auparavant.

Depuis nous n'avons jamais eu de querelle sur ce chapitre-là; au contraire, lorsque quelqu'un pretend me venir donner des avis, je lui romps en visiere, & je lui dis nettement: voulez-vous que je vous croie mon ami? Ne me

me dites rien, s'il vous plait, qui me puisse donner du chagrin. Sur tout je n'aime point qu'on me vienne broüiller avec ma Femme; je l'aime plus que quoi que ce soit au monde & plus que moi-même; & j'ai mille graces à rendre au bon Dieu, des biens qu'il m'a fait, depuis qu'il nous a mis ensemble; j'en reçois tous les jours plus que je n'en merite.

C'est une honnête femme, s'il en fut jamais: j'en ferai tel serment qu'on voudra; & tout homme qui m'en parlera autrement, doit se resoudre à s'égorger avec moi.

Aprés cette déclaration que j'ai faite à tous ceux qui se sont voulu mêler de mes affaires, personne ne me vient plus rompre la tête, & j'ai trouvé le moyen par là de conserver la paix dans ma maison.



CHA-



CHAPITRE XXI.

Lazarille fait connoissance avec les Allemands de la suite de l'Empereur Charles-Quint.

SUr ces entrefaites l'Empereur Charles-Quint est venu en cette Ville avec toute sa Cour. Je ne dirai rien des grandes Fêtes, avec lesqu'elles on l'y a reçû. Cela n'est pas de mon Histoire, & vous l'aurez appris d'ailleurs.

Ce qui me regarde, c'est que pendant qu'il a été ici, j'ai fait mille connoissances. Comme je ne vais jamais sans une bouteille de bon vin, & sans quelques fruits du Païs, pour marque de mon métier, j'ai fait amitié avec quantité d'Allemands de sa suite: & comme je ne me fais pas haïr du reste du monde,

de, je me vois si appuyé, que quand j'aurois commis un meurtre, ou que je serois tombé dans quelque plus grand malheur, avec les amis & le suport que j'ai, je m'assure que je me tirerois d'affaires.

Pendant que mes Allemands ont été ici, je les allois enlever chez eux pour les conduire au Cabaret, où étoit le meillenr vin, & nous nous en donnions si bien & si beau, que tel qui y étoit allé de lui-même, ne s'en retournoit plus chez lui, que l'on ne l'y portât à quatre. Et le meilleur étoit, que Lazarille de Tormes n'y mettoit pas un blanc du sien.

Vrayement oüi, ils auroient bien souffert que j'eusse mis la main à la bourse. Il faillirent à me battre deux ou trois, que j'en voulus faire le semblant. *Point, point, Monsir Lezard Tormet*, me disoient-il en leur jargon: *Vous vous mocquer de monte, fermez, fermez vôt l'argent dans li vôt bourse.* Voulant dire que je me moquois du monde, & que j'enfermasse mon argent, qu'où ils étoient presens, nul ne devoit payer un seul denier.

J'ado-

J'adorois l'humeur de ces gens-là, & j'en étois d'autant plus charmé, que je ne les quittois jamais, sans revenir chargé de pain, de jambon, des langues de mouton, & de toute sorte de viande salée d'un goût admirable, tant ils la sçavoient bien assaisonner avec le bon vin & les épices.

Ils m'en remplissoient mes basques & mes poches avec tant de profusion, que nous avions à manger ma femme & moi, pour toute une semaine, de ce qu'ils me donnoient à chaque fois.

La bonne chere me faisoit repasser avec plaisir sur la faim que j'avois autrefois endurée, & j'en rendois de bon cœur graces à Dieu de tout. Mais comme dit le proverbe. *Le bon tems ne dure pas toûjours.* La Cour à quitté Tolede, & mes chers Allemands à leur depart m'ont fort pressé de les suivre, & de ne me mettre en peine de rien.

Mais me souvenant d'un autre proverbe qui dit : *Mieux vaut un tien que quatre tu l'auras.* Je les ai remerciez fort honnêtement de toutes leurs bontez, & nous nous sommes dit adieu avec milles embrassades.

Ma

Ma foi, si je n'avois été marié, c'étoit une affaire faite, & je ne les quittois plus, si fort je me plaisois en leur compagnie. Aussi faut-il avoüer, qu'ils ménent un vie bien douce.

Vous voyez des gens sans ceremonie; qui portent le cœur sur la bouche; qui entrent sans difficulté dans le plus petit Cabaret, comme dans le Palais du Prince; & qui ne dédaignent point de saluer jusqu'au moindre Bouchon, pourvû que le vin en vaille la peine.

C'est une Nation ronde & franche, & toûjours si bien fournie de monnoye, que je ne demanderois jamais à Dieu de meilleure rencontre que la leur toutes les fois que la soif me pourroit prendre.

Mais l'amour que j'ai pour ma femme & pour ma petite Fille que Dieu m'a donnée, m'a arrêté. Je tâche de me consoler avec elles de la solitude, où mes Allemands m'ont laissé. Car quoique je sois dans une grande Ville, & assez connu & bien venu par tout, j'en trouve si fort à redire, qu'il me semble être dans un desert.

En verité je ne sçai ce que je deviendrois;

drois : sans ma petite Therese. Je dis ma petite, car je suis fort gueri des soubçons qui m'étoient venus sur quelques traits de ressemblance, que j'avois crû voir sur son visage, mais ma Femme, qui ne voudroit pas mentir pour rien du monde ; d'une maniere à convaincre le plus obstiné.

Enfin j'en ai l'esprit tout-à-fait en repos. Et je ne pense plus qu'à passer doucement ici le reste de mes jours, & à lui amasser un bon mariage.

Il y a aparence, Messieurs, que mes avantures finiront en cette Ville avec ma Vie ; Mais comme il arrive bien des accidens dans le monde, si jamais c'est à recommencer, & qu'il se passe quelque chose digne d'être mis en écrit je n'attendrai pas, pour vous en faire part, que vous m'en demandiez compte, pourvû que j'aprenne que mon Histoire que je vous donne, vous ait diverti quelque momens.

TABLE DU TOME PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

TABLE.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

TABLE.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

Fin de la Table du Tome premier.